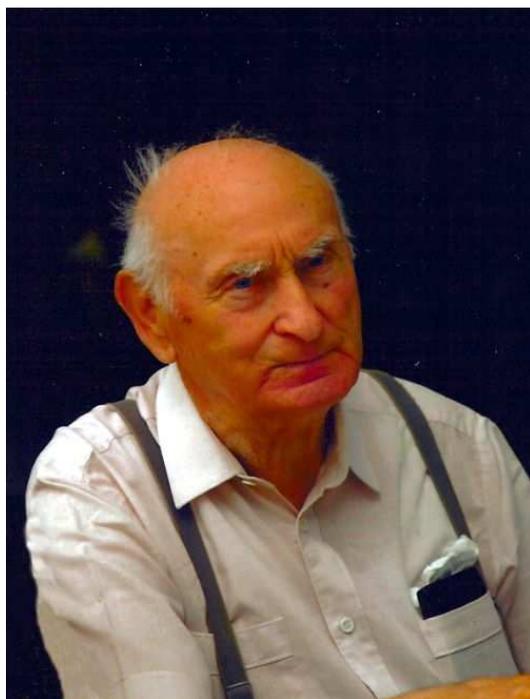


Les années perdues...



Albert Simon

Histoire vécue par un incorporé de force dans la Wehrmacht (armée allemande) et ancien prisonnier du camp de Tambow en Russie.

*Rédigé et mis en page par Claude Simon et J.Ch. Badmann
2004-2005*

Sommaire	Page
Poème d'un Malgré nous	3
Le début en 1933	4
Evacuation des populations 1939	6
Ma femme	14
Incorporation dans le RAD et la Wehrmacht	18
La guerre dans l'Arctique	23
Départ pour le front de Kandalaska (Russie)	25
Au front première partie	26
Instruction du Morse – Transmission	31
Premier contact avec le sauna finlandais	33
Au front deuxième partie	34
Permission Janvier 1944	38
La retraite vers le grand Nord de l'armée de Laponie	41
Fait Prisonnier	48
Au camp Numéro 188 Tambow	52
La libération	59
La carte du périple d'Albert Simon	66
Le monument aux morts d'Attenschwiller	68
Les destins de mes copains du village	69
- Baumann Lucien	70
- Baumann Alfred	71
- Baumann Ernest	72
- Rinker Lucien	73
- Schumacher Joseph	76
- Baumann Emile	77
- Starck Marcel	78
- Schumacher Frédéric	79
- Allemann Aloyse	80
- Sutter Joseph René	81
- Allemann Léon	82
- Fuchs Hugo	83
- Wiederkehr Jean	84
- Groelly Frédéric	86
- Willer Antoine	88
- Allemann Eugène	89
- Starck Alphonse	91
- Allemann Oscar	93
- Jehl Charles	95
- Kaiser Oscar-Croner Georges	96

*Extraits: du livre de Eugène Riedweg Les malgré-nous
 du livre de Jean Thuet Tambow*

les Malgré-Nous: Nous avons 18 ans... ou un peu plus

*Nous avions 18 ans, ou un peu plus,
Nous aimions la vie, le bruit, et même un peu plus,
Nous aimions notre maison, notre village, et même un peu plus,
Nous aimions nos campagnes, nos rivières de plus en plus.*

*Nous aimions nos pères, nos mères et beaucoup plus,
Nos copains, nos voisins, le facteur, de plus en plus,
Nos oncles, nos tantes, nos cousines, et même un peu plus,
Le Maire, le Curé, le Maître d'école, de plus en plus.*

*Nous aimions la nature, les fleurs, les abeilles,
Nos printemps, nos étés, nos hivers, et beaucoup plus,
L'odeur des lilas, le givre sur les toits,
Les veillées en famille, les NoëlS embaumés, et même un peu plus.*

*Nous aimions cette force naissante en nous de plus en plus,
Nous aimions les filles, leurs sourires et beaucoup plus,
Et avec elles, les bals, les tangos ou un peu plus,
Nous leur jurions amour, fidélité, et beaucoup plus.*

*Mais ils nous ont cassé nos rêves, nos espoirs et beaucoup plus,
Ils étaient fous de gloire, de puissance, de rage, et plus,
Ils voulaient maîtriser, dominer, sinon plus,
Etre maître du Monde, de l'Univers, peut-être plus.*

*Ils nous ont pris nos joies, nos espérances, et beaucoup plus,
Ils nous ont volé tout ce qui nous était cher,
Plus de famille, ni de printemps, ni de jolies filles,
Il fallait marcher, tirer, mourir, plutôt crever, sans plus.*

*Pourtant certains sont revenus, un à un, ou parfois plus,
Ils avaient alors 20 ans, ou quelques années de plus,
Ils avaient perdu le sourire, la joie, et beaucoup plus,
Il leur manquait des bras, des jambes et souvent plus.*

*Et les autres, les milliers d'autres, qui ne reviendront plus,
Leur voyage était sans retour, leur destination le terminus,
Malgré que Pères, Mères, Fiancées prièrent de plus en plus,
Ils resteront là-bas, à Stalingrad, Tambow, au fin fond de cette vaste steppe russe.*

*Et pourtant il faut qu'on se souvienne d'eux beaucoup plus,
Que leur sacrifice nous serve de leçon et de beaucoup plus,
Que nos jeunes cultivent la mémoire de ces héros, et que nous tous, prions
pour eux un peu plus,*

*Enfin que les régnants de ce monde sachent tirer la leçon de leur sacrifice,
Mais que cela ne devienne pas une histoire, comme tant d'autres, sans plus,
Et que, je vous en conjure Messieurs les Maîtres, que cela ne se produise
JAMAIS, JAMAIS PLUS,
Car nous n'avions que 18 ans, ou un peu plus.*

André Bechtel

Le début en 1933

Tout commence en septembre 1933. Hitler s'empare du pouvoir. J'ai 10 ans, 2 jeunes frères de 5 et 2 ans. Mon père a 40 ans et ma mère 33.

Jusqu'à 14 ans je vais à l'école primaire d'Attenschwiller, charmant petit village en Alsace du sud.

En 1937, par un beau matin, mon oncle François, contremaître en maçonnerie vient trouver mes parents et demande à mon père si je ne veux pas l'accompagner pour travailler sur les fortifications de la ligne Maginot à 6 kilomètres à l'ouest du village.

« Tu achètes un vélo à ton fils et nous ferons le déplacement ensemble, dit-il à mon père ».

Ce dernier me procure un vélo et je les suis tous les jours au travail. Au début je suis l'apprenti, plus tard j'actionne les bétonneuses. Mon père, menuisier, s'occupe des charpentes et des coffrages. Je travaille surtout près du lieu dit «le Césarhof» sur la route de Ferrette. Ferrette est une petite cité médiévale, un des berceaux de la dynastie des Habsbourg.

Des ingénieurs militaires supervisent les travaux et c'est donc très jeune que je suis en contact avec le monde militaire.

A partir de 1936 les troupes françaises commencent à se cantonner dans la région et surtout près des fortifications en construction qui se trouvent à une quinzaine de kilomètres de la frontière allemande.

Les premières rumeurs de guerre circulent, mais nous les jeunes, ne prenons pas cela trop au sérieux. Nous sommes plutôt contents de voir ces soldats avec tout leur matériel. Cela nous amuse. Nous sommes trop jeunes pour imaginer ce qui allait arriver.

Le premier septembre 1939, Hitler envahit la Pologne. La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne et l'Europe s'embrase.



*La maison
où a grandi
Albert Simon.*



*Le bunker du
Césarhof où
Albert Simon a
travaillé.*

Evacuation des populations 1939

L'évacuation de la population vivant dans la bande frontalière (une quinzaine de kilomètres du Rhin sur toute la longueur de l'Alsace) est décidée. L'évacuation doit se faire dans les 24 heures. Un convoi immense commence à se déplacer. Il s'étire sur 30 km en direction d'Altkirch et de Belfort. Toutes sortes d'attelages figurent sur le parcours, voitures tirées par des chevaux, bœufs ou vaches et même des gens à pied. Avec nos parents, nous passons la nuit dans une ferme à Emlingen, petit village avant Altkirch. Toutes les familles sont un peu éparpillées dans les fermes autour d'Altkirch. Vous pouvez vous imaginer que tout ce remue-ménage est assez chaotique, surtout pour les personnes âgées. Mon père et moi retournons au village pour chercher son costume de dimanche. Mais, arrivés au village, le costume a déjà disparu et il ne reste que quelques vieux vêtements.

L'ordre de départ de la population d'Attenschwiller sonne: embarquement en train à Altkirch pour la destination du département des Landes, sauf quelques familles dont la mienne.

Avant 1938 Monsieur Charpentier, patron de l'entreprise Férus et Lambert était déjà l'employeur de mon père et de tous les ouvriers ayant travaillé à l'édification de fortifications. Ces ouvrages terminés, les ouvriers sont affectés à Montbéliard pour la construction d'un pont.

Monsieur Charpentier ayant eu vent du passage des réfugiés d'Attenschwiller profite de l'occasion pour nous contacter à Altkirch et nous réembauche afin de compléter ses équipes d'ouvriers manquants suite à l'évacuation des populations de la zone frontalière. D'Altkirch les camions emmènent nos familles vers Montbéliard. Mon copain Sutter Joseph René a l'autorisation de mon oncle François de nous suivre en moto. René annonce à mon oncle que nous prendrons une autre direction. Avant le départ mon père me confie une musette contenant une arme à feu de petit calibre datant d'avant 1914, arme qu'il utilisait pour tuer les lapins. René me remet une vieille carte d'état-major qu'il a reçue de son frère Alphonse en garnison à Altkirch dans les transmissions. Je la glisse dans ma musette. Je monte comme passager sur la moto et nous prenons la direction de Delle. Avant d'arriver à Delle une patrouille de soldats français nous arrête. Ils

nous demandent de descendre de la moto et de les suivre dans une grange. J'accroche ma musette à la moto et je suis René. Nous sommes soumis à un interrogatoire serré. Le capitaine, à cause de notre accent alsacien nous soupçonne d'être des espions à la solde des Allemands. J'ai 16 ans et la première frayeur de ma vie. Nous sommes dans de sales draps !

Subitement le numéro de téléphone de Monsieur Charpentier me vient à l'esprit. Le capitaine appelle le bureau de l'entreprise à Montbéliard. C'est l'heure du déjeuner et un copain du village Marcel Hinsky prend la communication et court prévenir Monsieur Charpentier qui déjeune au restaurant. Notre patron fait de suite le nécessaire pour nous libérer. Heureusement aucun des soldats n'a l'idée de fouiller ma musette accrochée à la moto. L'arme à feu ainsi que la carte d'état-major auraient pu modifier le cours de ma vie.

En roulant vers Montbéliard nous croisons la voiture de notre patron. Il venait à notre rencontre pour s'assurer que tout allait bien.

Et nous nous installons à Montbéliard.

Pendant une année entière de 1939 à 1940 nous restons en Franche Comté. Cette période est assez calme pour ma famille jusqu'au 10 mai 1940 où les allemands font sauter le verrou de Sedan dans le nord de la France et déferlent sur le pays, ce qui surprend les occupants de la ligne Maginot qui comptent sur un choc frontal, mais l'ennemi vient par l'arrière. Toute cette manœuvre désorganise l'armée française qui en quelques semaines capitule. Toutes les divisions françaises du Nord-Est de la France se dirigent en désordre vers le Sud et la frontière Suisse en passant par Montbéliard pour échapper à l'ennemi.

Mon père et moi, sur le trottoir, regardons passer toutes ces troupes devant notre habitation.

Le moral n'est pas au beau fixe pour ces fantassins. Nous faisons même la rencontre du frère de René Sutter , Sutter Alphonse, qui est dans l'armée française, il nous interpelle et échange quelques mots. A ce moment là, on me vole même mon vélo. C'est la drôle de guerre! Quelques jours après le passage des troupes françaises, une patrouille allemande en moto et side-car se pointe aux abords de Sochoux, les 2 occupants du side-car descendent de leur machine. L'officier qui accompagne le motard se dirige vers

moi et mes 2 frères et nous dit bonjour en bon français. Moi par réflexe je lui réponds en allemand «Guten Tag». L'officier est surpris et il me demande pourquoi je parle allemand. Je lui explique que nous sommes des réfugiés alsaciens évacués en 1939. Je lui demande dans quelle direction ils veulent aller. «Vers Belfort», je lui indique la direction et il me répond «pas besoin de me le montrer, je connais bien la région ayant travaillé, avant la guerre, pendant 7 ans, dans les usines Peugeot à Sochaux comme ingénieur». Ces soldats font office de guides aux croisements et intersections des routes pour diriger les convois de matériels ultramodernes pour l'époque. La ville de Montbéliard est prise sans qu'aucun coup de feu ne soit tiré. Observant pendant quelques jours ce spectacle, je pense que la guerre se terminera très vite et que les problèmes quotidiens se régleront d'eux-mêmes.

L'armistice est signé le 22 juin 1940. La démobilisation arrive pour les soldats français. En septembre 1940, par l'autorité allemande, nous recevons à nouveau l'ordre de regagner notre village et nos foyers en Alsace où nous avons de très grosses surprises. Le village, mis complètement à sac, est dans un désordre complet. Au moment de l'évacuation des habitants, en 1939 les troupes françaises qui cantonnent dans le village et les postes avancés (casemates et fortifications) emportent tout ce qu'ils peuvent dans les abris fortifiés: lits, vêtements, vaisselles etc. Beaucoup de matériel a disparu ou a été dispersé dans le village. Toutes ces familles qui rentrent après une année d'absence sont choquées par l'ampleur du pillage et du désordre. La désolation s'installe dans la population.

Chaque famille retrouvant dans sa maison, du matériel qui ne leur appartient pas l'entrepote au bord de la route pour que les autres habitants qui sillonnent le village puissent reconnaître leurs biens et les récupérer.

Mais l'occupant qui est maintenant maître des lieux va remédier à pas mal de choses en apportant du matériel (chevaux, charrues) venant d'Allemagne pour pouvoir réorganiser la vie dans le village et les champs (travaux en colonne, réparation des chemins etc.)

En 1941 j'ai 18 ans.

Après l'exode, voyant ce que les Allemands nous donnent pour la réorganisation de notre vie commune, nous pensons que ces occupants ne sont pas aussi inhumains comme le laissaient enten-

dre les rumeurs qui circulent à droite et à gauche. Mais tout doucement, les Nazis commencent la germanisation de notre belle région, ce qui amène carrément l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne nazie. Il suffit d'une défaite éclair pour qu'une population entière change de nationalité. Désormais l'Alsace et la Moselle font partie intégrante du III^e Reich. Les jeunes Alsaciens et Mosellans sont déclarés «Volksdeutsche».

A partir du mois d'octobre 1941 une grande campagne de recrutement est lancée en Alsace. Par voie de presse et d'affiches les jeunes alsaciens sont incités à s'engager dans la Wehrmacht. L'échec de cette opération est total car peu de volontaires se sont inscrits. Cela ne dissuade pas le Gauleiter Robert Wagner (genre de préfet) de poursuivre avec opiniâtreté son projet de rendre le service militaire obligatoire pour les Alsaciens.

Le 25 août 1942 Wagner fort des pouvoirs donnés personnellement par le Führer A. Hitler, décrète l'incorporation de force si nécessaire des jeunes alsaciens dans la Wehrmacht et dans les divisions SS. Toute cette actualité jette un grand frisson dans chaque demeure en Alsace. Le spectre de la 1^{ère} guerre mondiale de 1914 – 1918 n'était pas encore très éloigné. Mon père et mon grand-père étaient déjà incorporés en 1914 – 1918 dans les armées prussiennes. C'est le comble! Très vite la classe 1922 reçoit l'ordre de partir au RAD: Reichsarbeitsdienst (service de travail para-militaire) pour les garçons; c'est un service de 3 mois avant l'incorporation dans l'armée. Et les filles passent le même service mais pendant 13 mois. Un désarroi total plane dans l'esprit de chaque jeune alsacien. Beaucoup pensent fuir en traversant la frontière suisse, mais la répression est terrible. Il y en a qui y laissent leur vie. Les Nazis déportent toutes les familles de jeunes recrues qui pour se soustraire à cette obligation fuient à l'étranger. Beaucoup passent la frontière, mais les conséquences pour certaines familles sont parfois désastreuses: elles sont prises en otage.

Si parmi les otages se trouvent des garçons de 16 à 25 ans ils sont de suite incorporés de force et acheminés sur le front de l'Est où souvent ils se font massacrer en première ligne.

J'ai moi-même essayé de passer en Suisse avec un copain Baumann Lucien, mon voisin d'autrefois.

(Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles en rentrant du Front. Il a disparu dans l'immensité du front russe avec son frère Alfred).

Nous nous présentons un dimanche avec nos bicyclettes à Wolschwiller près de la frontière suisse. Un habitant nous conseille de vite quitter les environs, parce que chaque étranger entrant dans le village est considéré comme suspect. Nous nous arrêtons quand même au bistrot au centre du village. En rentrant au restaurant, nous faisons la connaissance du restaurateur et lui demandons s'il ne connaît personne pour nous faire passer la frontière suisse. Cette demande nous n'aurions jamais dû la formuler, cela aurait pu nous coûter très cher. Le restaurateur nous invite dans sa cuisine et nous dit de nous installer tranquillement en attendant qu'il trouve quelqu'un. Mais au bout de 3 heures, Lucien et moi commençons à avoir des doutes et nous prenons la sage décision de quitter cette cuisine par derrière et filer à toute vitesse vers nos foyers. Heureusement nous n'avons pas dévoilé notre identité. Plus tard nous apprenons que ce type adhérerait au parti National socialiste (parti Nazi). En rentrant, je pense que j'ai bien fait de ne pas passer la frontière. J'aurais certainement des remords. Mes parents, grands-parents et mes deux jeunes frères ne supporteraient pas une 2^{ème} évacuation, déportation ou même internement aux lourdes conséquences.

Un jour je suis convoqué par le maire (Bürgermeister) Baumann Adolph. Il me propose de devenir le chef de la jeunesse hitlérienne. Je lui réponds en pur alsacien

« je vous emmerde tous » Die kenna mi alli am arsch lagga.

Le maire n'est pas content et transmet cette information au chef de la Gendarmerie à Hésingue. Je suis convoqué à la mairie le soir.

Je suis déjà au lit lorsque le garde champêtre frappe à la porte et me demande de le suivre à la mairie. Le chef de la Gendarmerie est là et me demande des explications. Il m'inflige une paire de fortes gifles. Le maire est conscient de la gravité de la situation et des conséquences que cela pourrait avoir pour moi. Il réplique au gendarme que ma phrase lui était destinée personnellement et

non à l'administration allemande. On m'obligea à écrire une lettre d'excuse et comme sanction j'ai dû adhérer au « Opferring » (Association d'offrande) et de payer 1 Reichsmark tous les mois. J'ai évité une lourde sanction qui aurait pu me valoir un séjour au camp de redressement de Schirmeck.

Les semaines et mois passent. Toute la population alsacienne vit maintenant sous le régime hitlérien. Une administration dictatoriale amène les gens à vivre dans la peur quotidienne; écoles en langue allemande, suppression de la langue française, jeunesse hitlérienne. Le salut hitlérien, main tendue, est de rigueur devant un officiel en prononçant ces 2 mots sinistres «Heil Hitler».

Toute idée contraire au parti Nazi est sévèrement sanctionnée. Quand on a besoin de quelque chose, il faut s'inscrire dans la NSDAP (National sozialistische deutsche Arbeiter Partei) parti national socialiste des travailleurs allemands).

Cette page d'histoire fut certainement la plus douloureuse qu'une région française eut à supporter pendant 5 années, dans sa longue histoire, située entre deux pays qui se chamaillèrent à travers les siècles.



1939
Montbéliard

Simon Albert
3^{ème} de la
droite.

À droite
Sutter Aloyse
en uniforme
français et à côté de lui son
frère René qui
sera tué sur le
front de l'est
sous l'uniforme
allemand.



1939
Montbéliard

Simon Albert à droite



Simon Albert à gauche à côté de son grand-père.



1939
Montbéliard

Simon Albert
1^{er} à droite.



1939
à Montbéliard

Les 2 jeunes
frères de Simon
Albert.
Marcel et Alfred
à côté de la mo-
to conduite par
Sutter René
avec comme
passager Mar-
cel Hinsky

Ma femme

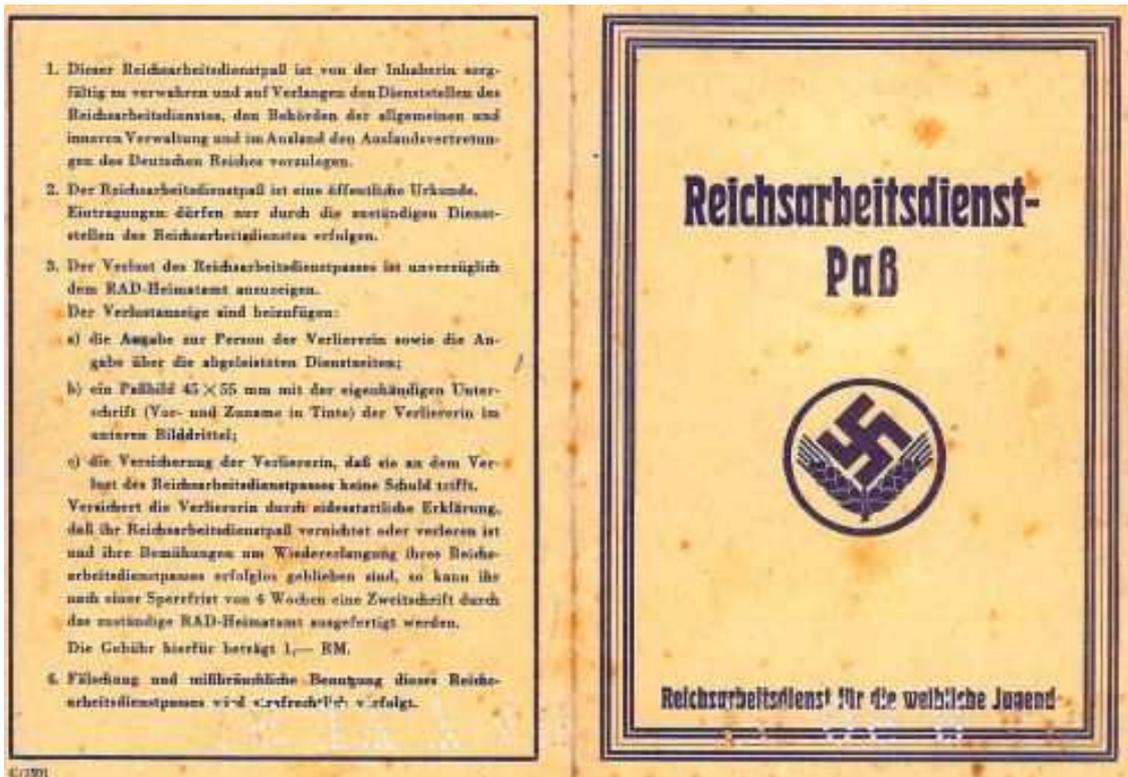
Ma future femme Sutter Yvonne que j'ai perdue jeune dans sa 52^{ème} année, est incorporée au RAD (Reichsarbeitsdienst) à Rommerz près de Fulda, comme sa sœur Germaine à Roding en Bavière.

A cette époque, beaucoup de filles portant un nom à consonance française sont contraintes de changer de nom ou de prénom.

A partir de cet instant, ma future femme s'appelle Sutter Gerda et sa sœur Erika. Elle est affectée à Rommerz du 6.4.1943 au 31.10.1943 pour les stages et le «Aussendienst» (le service extérieur)

Tous les matins elle a droit à l'appel et au lever des couleurs. Elle est mutée sur Pinnow, à environ 20 km au sud de Stettin, au KHD HMA. KHDM du 31.10.1943 au 20.5.1944.

A cet endroit, elle doit travailler dans une usine de fabrication de munitions. Cela consiste à préparer des sachets de poudre et remplir les douilles d'obus de ce produit très dangereux. Elle fait 13 mois de service et de travaux forcés pour le III Reich. Toutes ces jeunes filles sont longtemps ignorées. Je conserve tous ces documents originaux, de l'«Ausweis» (carte d'identité du RAD) à la fiche de libération de son service.



KHD, Kriegshilfsdienst (service auxiliaire de guerre pour les jeunes filles).





*Yvonne Sutter,
la future femme
d'Albert Simon en
uniforme du RAD
avec Baumann
Alfred porté disparu
sur le Front de l'est.
Tous les deux en
permission.*



*Devant le
restaurant de la
Couronne.*

*Sutter René en
permission et
Yvonne la
future femme
d'Albert Simon.*



*Lever des
couleurs
et salut
hitlérien
au camp
de Rommerz.*



*Au travail en
Allemagne.
Ma femme
à gauche
avec deux
copines.*

Incorporation dans le RAD et la Wehrmacht

En octobre 1942, j'ai 19 ans. Je reçois cette fameuse fiche annonçant le départ au RAD (Reichsarbeitsdienst) pour 3 mois. J'ai un pincement au cœur. Je pars de la gare de St. Louis en direction de Wiesbaden de l'autre côté du Rhin, en Hesse en Allemagne. A l'ouest de Frankfurt, j'aperçois un aéroport. Mes copains et moi pensons rester en cet endroit, ce n'est pas si loin de chez nous. Mais manque de chance nous cantonnons seulement pour une nuit dans une espèce de château. Le lendemain nous partons dans le Nord – Est de Frankfurt à 60 km près de Fulda dans un camp. La préparation paramilitaire commence. Cela se fait sans arme mais avec une bêche qu'on manie de la même façon qu'un fusil sur l'épaule, (marcher au pas ainsi que divers exercices et travaux). Pendant ces trois mois, pas de permission. J'obtiens une permission à la fin de ces trois mois de stage paramilitaire, c'est le 2 janvier 1943. Je revois avec une grande joie toute ma famille et mes copains qui étaient encore à la maison.

Cette permission ne dure malheureusement que quelques jours. Le grand et très redouté jour se présente: l'ordre de mobilisation pour la Wehrmacht le 13 janvier 1943 pour Berlin Spandau. Je suis incorporé dans: 1^{ère} Stammkompanie/Grenadier Ersatz Bataillon 309. Les nouvelles du front sont inquiétantes. La bataille de Stalingrad bat son plein. Je pars donc de chez moi, laissant tous mes proches derrière moi, le cœur serré, pour rejoindre Berlin et mon affectation à la «Alexander Kaserne» de Berlin Spandau. Je fais la connaissance d'un copain de Huningue, Wettly René. Pendant trois semaines, les classes et les entraînements au maniement d'armes sont poussés au maximum. Ce n'est pas le club méditerranée. Neige, vent, pluie sans relâche, nous trempions dans la gadoue. Les instructeurs nazis ne sont pas des enfants de chœur. «Nos Feldwebel» (sergents) nous font suer des journées entières. Les fameux hinlegen, aufstehen, marsch, laufen, hüpfen, hinlegen etc... Couchez-vous, debout, marchez, courez, sautillez, couchez-vous etc... Sont de rigueur avec le port du casque et parfois du masque à gaz.

Si une des recrues ne se relève pas assez vite les instructeurs sont exécrables: «Sie, vom Himmel herunter gefallene Scheisse und die nicht zerplatzt, sie müssen schneller aufstehen». «Vous, espèce de

merde tombée du ciel et non éclatée, vous devez vous relever plus vite». Et en s'adressant à nous tous: «Meine Herren! Ihr seid keine Herren! Arschlöcher seid Ihr». «Meine Herren! Was seid ihr»? «Messieurs! Vous n'êtes pas des messieurs! Vous êtes des trous du cul! Messieurs vous êtes quoi»? Et tous en cœur nous devions crier: «Arschlöcher, Herr Unteroffizier». (Des trous du cul sergent). Ce qui comptait chez nos instructeurs était la rapidité d'exécution. Nous étions poussés jusqu'à nos limites et réagissions comme des automates. En revenant de la manœuvre, notre compagnie exténuée doit marcher au pas pour rejoindre la caserne. Un ordre tonne «ein Lied» (un chant). Le chant tarde à être entonné, ce qui n'est pas du goût de notre sergent. Il donne un autre ordre à l'instant où notre compagnie passe dans une énorme mare de boue et de neige fondante. Il crie: «Fliegerangriff von rechts» (attaque aérienne par la droite). Nous plongeons comme un seul homme dans la boue. Nous sommes trempés, sales, fatigués et grelottant de froid. Nous nous remettons en rang et au pas cadencé nous recommençons à chanter. La leçon est comprise et nous chantons maintenant à plein poumon. A la caserne on nous annonce une revue de détail dans 20 minutes. Il faut maintenant nettoyer nos uniformes nous laver et astiquer nos armes. Gare aux retardataires... Les fameux couchez-vous, debout, marchez, courez, sautillez, couchez-vous les attendaient au tournant. Pendant les séances de tir au fusil je me suis fait remarquer. Toutes mes balles sont dans le noir de la cible et ceci à 200 mètres. Mon fusil est d'une grande précision et je suis devenu le meilleur tireur de la compagnie. Mon lieutenant me surnomme «der Wilddieb» (le braconnier)... Au début de chaque séance de tir, le lieutenant m'ordonne de tirer le premier. «Der Wilddieb soll anschies-sen». (Le braconnier ouvre le tir). Après avoir centré mes 3 tirs, j'avais la permission de me retirer dans la chambre pendant que mes copains devaient rester sur place et continuer les exercices. Après la 3^{ème} semaine, on nous fait faire et défaire notre paquetage pendant trois jours, on ne savait pas pourquoi. Mais le 4^{ème} jour, nous recevons l'ordre de partir sur Koenigsberg (aujourd'hui Kaliningrad en Russie) près de la mer Baltique où les entraînements durent encore quelques jours. C'est pendant cette période que nous apprenons que notre unité devait intervenir sur Stalingrad comme renfort, mais les Russes encerclent déjà la ville où l'armée

du maréchal Von Paulus est prise au piège. Ceci explique l'action de faire et défaire les paquetages pendant mon séjour à la caserne de Berlin. Il y a eu succession d'ordres et de contre-ordres.

AUFRUF

zur

Anmeldung der männlichen deutschen Volkszugehörigen der Geburtsjahrgänge 1914 bis 1919

Alle männlichen Bewohner der Stadt Kolmar (einschliesslich der Ortsteile Kolmar-Ingersheim und Kolmar-Horbürg) der Geburtsjahrgänge 1914 bis 1919 haben sich beim Einwohnermeldeamt in Kolmar, Jägergasse 6, Bau B, an nachfolgenden Tagen persönlich anzumelden:

Jahrgang	Buchstaben	Tag	Datum
1919	A-K	Montag	8. Februar 1943
"	"	L-Z	Dienstag, 9. "
1918	"	Mittwoch	10. "
1917	"	Donnerstag	11. "
1916	"	Freitag	12. "
1915	A-K	Montag	15. "
"	"	L-Z	Dienstag, 16. "
1914	A-K	Mittwoch	17. "
"	"	L-Z	Donnerstag, 18. "

Die Meldestelle ist von 8-12 Uhr und von 14-18 Uhr geöffnet.
Zur Anmeldung sind Familienbuch, Arbeitsbuch, Führerschein, Militärpapiere (livret militaire) und 2 Lichtbilder (37x52 Brustbild ohne Kopfbedeckung) mitzubringen.
Hoch- und Fachschüler haben die Abgangszeugnisse vorzulegen.

Kolmar's. Etc., den 7. Februar 1943. Der Oberbürgermeister.

L'introduction de l'obligation militaire pour les classes 1919, qui ont déjà effectué leur service militaire dans l'armée française va entraîner de nombreuses manifestations d'hostilité, sévèrement réprimées.



Les jeunes du RAD font l'apprentissage de la discipline militaire et de l'ordre serré. A défaut du fusil, on utilise la bêche.



*Brochure de propagande nazie largement diffusée à travers toute l'Alsace au moment de l'incorporation de force.
«Alsaciens le front vous appelle»*



*Photo prise dans le restaurant à La Couronne d'Attenschwiller en 1941. On distingue clairement sur la grande porte en bois une affiche de propagande Nazie avec des portraits de soi-disant volontaires pour inciter les jeunes alsaciens de s'engager volontairement dans la «Wehrmacht».
«Elsässer, folgt diesem Beispiel. Meldet Euch».
*«Alsaciens, suivez ces exemples. Engagez-vous».**



Le Gauleiter Robert Wagner en compagnie de Robert Ernst, le futur maire de Strasbourg à l'automne 1940.

Elfässer,

sprecht Euere deutsche

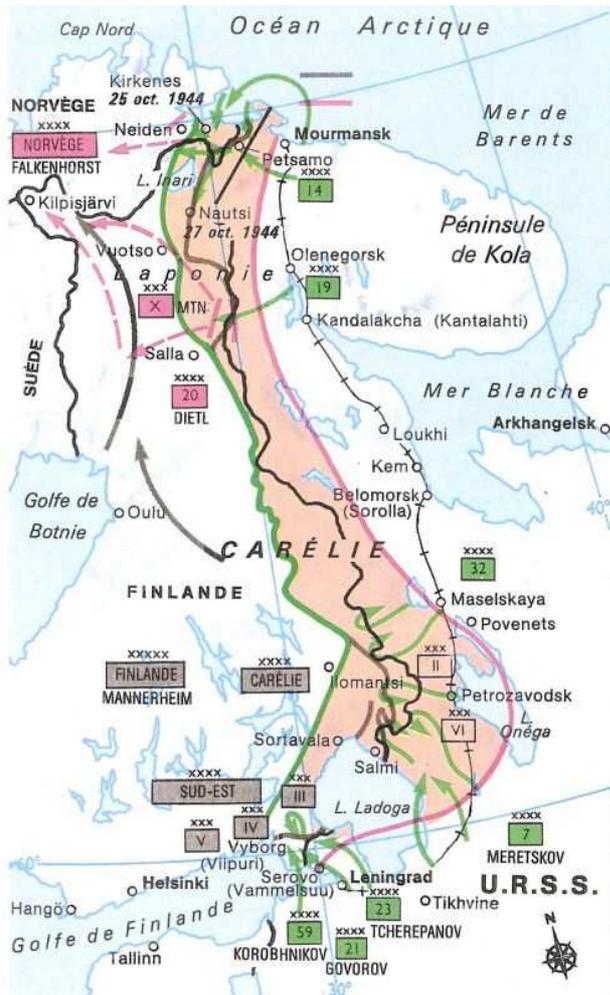
Muttersprache !

Affiche apposée à Strasbourg invitant la population à parler sa langue maternelle: l'allemand

La guerre dans l'Arctique en Europe

Les mers de l'Arctique constituaient des voies de communications vitales, principalement entre les ports britanniques, américains et ceux de la Russie septentrionale pour la livraison de matériel de guerre aux soviétiques. Les Fjords du nord de la Norvège devinrent alors des bases importantes pour la marine allemande, qui commençait à s'en prendre aux convois britanniques à destination de Mourmansk et d'Arhangelsk à partir de juin 1941; l'arrivée du cuirassé Tirpitz à Trondheim en janvier 1942 augmenta gravement la menace. Mais c'est sur terre, après le lancement de l'opération Barbarossa que tout se joua. En 1940 la Finlande s'était ralliée à l'Allemagne et le 28 juin 1941 le 3^e corps finlandais et l'»Armeeoberkommando Norwegen» attaquèrent en direction de la péninsule de Kola, mais leur offensive fut stoppée le 1^{er} juillet.

Au sud, ils progressèrent quelque peu en Carélie, sans réussir, cependant à atteindre Leningrad. Les allemands effectuèrent une autre offensive vers Kandalakcha, sur la mer Blanche, offensive que les Finlandais reprirent à leur compte avec succès (19 août – 19 septembre). Les Allemands, ayant fait venir des renforts des Balkans, reprirent la main pour couper le chemin de fer de Mourmansk. (C'était pour les Russes, la principale voie d'acheminement pour les produits en provenance de l'Arctique). Les Finlandais, après avoir d'abord coopéré (à partir du 3 novembre), refusèrent de dépasser leurs frontières de 1939. De 1942 à septembre 1944, l'armée allemande de Laponie, commandée par le général Dietl, progressa peu et s'employa surtout à protéger les mines de Nickel de Petsamo. Quand la Finlande changea de camp en septembre 1944, quelques semaines à peine avant la grande offensive soviétique, Dietl se replia sans bruit dans le nord de la Norvège, en gardant un pied à Kilpisjärvi, empêchant ainsi ses troupes du grand nord d'être isolées jusqu'en avril 1945.



3. FINLANDE (1941-45)

- Frontière sov./finl. 1939
- Limite de l'avance finno/germ., 1941
- Gains soviétiques, 1944-45
- Opérations finlandaises contre les Allemands,
- ← 1944-45 Retraite allemande, 1944-45

Départ pour le Front de KANDALASKA (Russie)

En février 1943, après notre période d'entraînement, nous prenons la direction de Danzig, port de la mer Baltique (aujourd'hui Gdansk en Pologne à l'ouest de Koenigsberg).

Je suis dirigé sur le Marschbataillon Lappland, 3^{ème} Kompanie Bataillon 230. Après quelques jours d'attente, notre unité reçoit l'ordre d'embarquer pour renforcer les unités qui ont débarqué à Narwick en Norvège et occupé tout le grand Nord en Laponie et la Finlande à quelques centaines de kilomètres de Mourmansk.

Il y a presque 1300 km de navigation sur la mer Baltique et le golfe Botnic longeant les côtes finlandaises jusqu'à Oulu. Le froid sibérien commence à nous dessiner des glaçons sous le nez au fur et à mesure que nous approchons du cercle polaire.

Nous débarquons pour rejoindre en train Rovaniemi en Laponie puis direction la frontière russe vers Salla. Nous n'avons aucune idée où nous nous trouvons. Notre position devait se trouver en territoire russe entre Sala et Kandalaska c'était le «Kandalaska Front», sur le fleuve Wermann environ 200 km au Sud de Mourmansk et 200 km à l'est de Rovaniemi près de la mer Blanche. Je viens d'intégrer l'armée de Laponie sous le commandement du général Oberst Dietl. Ce général sera exécuté plus tard parce qu'il était impliqué dans l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler.



Le général Dietl Commandant de l'armée de Laponie.

Au front

Au Front, nous sommes tout de suite mis au courant de ce qui se passe et de ce qu'il faut faire et ne pas faire. Le danger était permanent. Au fil des jours, je commence à trouver des repères comme chacun de nous.

Beaucoup de volontaires polonais font partie de notre unité. Ils avaient certainement peur du Stalinisme et se sont réfugiés dans la Wehrmacht. Notre section se compose entre autres de Polonais, de deux officiers autrichiens et de 2 Alsaciens Wettly René et moi-même. Nous sommes maintenant des Gebirgsjäger (chasseurs alpins).

Un jour le lieutenant nous convoque. Il nous dit qu'il est interdit de parler français. Nous lui expliquons que nous ne parlons pas français mais le dialecte alsacien. Il se met à rire et nous parle en dialecte du pays de Bade qui est très proche de notre dialecte. Un Polonais ne comprenant pas notre langue nous a dénoncés. Le lieutenant nous laisse rejoindre nos rangs. Mais à partir de ce moment, il faisait toujours de sorte que René et moi restions ensemble dans nos actions et déplacements.

Nous construisons les tranchées, plus question de creuser le sol, il n'y a que de la roche. On entasse des blocs de pierre, comme des briques, les unes sur les autres, en pente douce vers l'extérieur et entre les pierres on intercale de la mousse qu'on pouvait couper et dérouler comme un tapis pour camoufler notre position. Les myrtilles et des champignons continuaient de pousser sur ce camouflage naturel. Deux entailles sont pratiquées entre 2 rondins de bois intercalés horizontalement entre les pierres de sorte à former une meurtrière rectangulaire de 30cm de longueur sur 15 cm de hauteur pour passer la mitrailleuse ou le fusil. Tous ces travaux ne se faisaient que la nuit pour ne pas être vus par les Russes. Notre première ligne est reliée avec l'arrière par des sentiers à flanc de coteau. Pour aller d'une position à l'autre il faut se faufiler sous les camouflages et passer le sommet de la colline. De temps à autre les Russes tirent à la mitrailleuse lourde sur les filets de camouflage en espérant toucher nos hommes par hasard. C'est parfois dangereux. Les escarmouches sont fréquentes. Le

jour, ils remarquent que le relief de notre position a changé. Alors ils nous arrosent de temps en temps avec les grosses mitrailleuses ou au mortier. Au début nous pouvons contenir toutes leurs offensives sans avoir trop de casse. Mais il faut être vigilant à tout instant, on perd quand même quelques hommes. Garde de jour dans l'abri protégé et garde de nuit le torse et la tête dégagés jusqu'à la hauteur de la ceinture pour pouvoir mieux entendre. C'est pénible et dangereux par le grand froid entre -30° / -40° . Le jour il ne faut jamais sortir la tête hors des tranchées car cela peut être fatal.

Les Russes nous surplombent. Leurs positions sont en hauteur, de l'autre côté de la rivière et les nôtres en contrebas. L'artillerie russe nous envoie des obus des fameuses orgues de Staline. La nuit, on les voyait monter: quand la trajectoire faisait une courbe à droite ou à gauche ce n'était pas pour nous, mais quand elle montait tout droit, perpendiculaire, il fallait se terrer.

Je suis blessé à l'œil gauche par un éclat d'obus, j'ai eu de la chance. Au moment d'un de ces tirs, je suis planqué dans mon abri et je regarde à travers une meurtrière. A cet instant précis un obus tombe juste devant moi dans un trou rempli d'eau et de boue. Je prends une partie de cette boue en pleine figure à travers la meurtrière. J'essuie ma figure approximativement, ne voyant presque plus rien. Croyant à une attaque imminente des russes, j'actionne le système d'alarme. Tout de suite 2 soldats rappiquent et me conduisent au Bunker central. Un officier m'interpelle: Hé! Simon tu saignes, vite à l'arrière à l'infirmerie! Le médecin me fixe un électro-aimant sur l'œil pour retirer un petit éclat de l'obus logé sous l'œil gauche. Je serais certainement resté sur le carreau si le trou d'obus n'avait pas été rempli d'eau et de boue. Cela a amorti l'explosion.

L'objectif de notre division est d'atteindre Mourmansk, mais nous ne pouvons plus avancer. Notre matériel lourd ne suit plus (Panzer, grosse artillerie etc...).

Il y a beaucoup trop de marais où les engins lourds s'enlisent facilement, donc pas de soutien logistique. Il faut rester sur place et s'enterrer dans les tranchées, à l'avantage des Russes. Le soir, quand tout est calme, nous entendons le cheminement des convois de ravitaillement russe descendre de Mourmansk vers

Leningrad (St. Petersburg) et le centre de la Russie. Les américains déchargeaient leur matériel dans le port de Mourmansk et ravitaillaient les Russes par la fameuse «Murmansk Bahn» (voie ferrée de Moumansk). Notre position est à 30 km de la Mourmansk Bahn.

Dans la nuit du 7 au 8 mai 1943, l'aide de camp du capitaine vient me chercher. Je me présente devant le capitaine. Je me demande pourquoi je suis convoqué. Mais surprise! Il m'offre une bouteille de Cognac et une bouteille de Schnaps et me dispense de toutes corvées et gardes. C'est mon anniversaire Je peux rester à l'arrière des lignes de combat pour dormir. J'ai 20 ans...

En plein été nous pouvons observer le fameux soleil de minuit (il fait pratiquement jour tout le temps). En hiver, on ne voit plus le soleil du tout, juste un moment de clarté vers midi mais certains soirs, l'aurore boréale illumine le ciel.

Un officier d'origine autrichienne nous enseigne le ski de fond. Au début, cela se fait sur un lac gelé couvert de neige. Beaucoup de nos gars ne savent pas skier et l'entraînement est intense avec les skis et le maniement du fusil. Les leçons nous ont bien servi par la suite dans le grand Nord.

Un jour, nous recevons une information de la section qui était un peu plus loin que la nôtre. Une sentinelle a disparu. Les sentinelles étaient postées tous les 50m environ. Un commando russe a réussi à s'infiltrer dans nos lignes et a kidnappé le garde, certainement pour obtenir des informations. Personne n'a rien vu ni entendu. Le fil de fer barbelé est sectionné. A partir de ce moment-là, nous sommes obligés de redoubler de vigilance en doublant la garde la nuit. Plus les semaines passent, plus je pense que j'aurais pu subir le même sort. On vit dans l'inquiétude permanente d'être le prochain. Le danger peut surgir n'importe où et n'importe comment. Notre système d'alarme est constitué par des ficelles reliant le poste de garde au bunker principal. En les tirant, on fait actionner des douilles d'obus vides accrochées en guise de sonnette d'alarme.

Simon Albert en Laponie 1943



*Simon Albert debout,
à sa gauche son
ami et compagnon
Wettly René de
Huningue en
casquette blanche.*



*Albert assis
en bas
à gauche.*



*Albert
au milieu.*

Instruction au Morse – Transmission

On me demande un jour, si je suis volontaire pour apprendre le morse et travailler dans les transmissions. Je pose cette question à mon ami Wetlly René qui me regarde: «Albert! Il ne faut jamais se porter volontaire, tu ne sais pas dans quel merdier, tu peux te fourrer». Je lui dis que je risque plus d'être en première ligne que d'apprendre le morse à l'arrière. Je décide d'accepter. A partir de cet instant, pendant 2 mois, durant l'été 1943, je vais à mes cours de Morse pendant que mes copains en 1^{ère} ligne dégustaient les attaques russes.

Le soir, je reviens en première ligne en étant exempté de garde sauf en cas de coup dur.

J'ai de bons contacts avec mon lieutenant instructeur de transmission. C'est un ancien des transmissions qui était en poste sur un transatlantique faisant le trajet: Hambourg – New York avant la guerre. Les soirs, après les cours, nous discutons beaucoup. Il aime bien discuter en français avec moi et pourtant c'est interdit. Mais comme on est seul, il n'y a pas de problème. Ce gars-là, n'était pas un Nazi et il connaissait ma vraie identité comme incorporé de force d'Alsace et toute l'histoire. Un soir il me demande ce que je pense de cette guerre. Je lui réponds simplement: «Mon lieutenant, vous savez, l'Alsace est devenue française pour la première fois au traité de Westphalie en 1648». Le lieutenant s'exclame: «Ah oui le traité de Westphalie!» Et moi de continuer: «En 1871, la France perd la guerre et l'Alsace devient Prussienne. En 1918 l'Allemagne perd la guerre et l'Alsace redevient française, et en 1940 la France perd la guerre et l'Alsace redevient allemande». En terminant cette phrase, il me demande d'un air intéressé pour connaître la suite: «Et après?» Je le regarde d'un œil malin et ne dis rien. A cet instant il me fixe d'un regard studieux et me dit: «Sie, Simon! Sie sind ein schlauer Fuchs!» (Vous êtes un sacré renard). Au fond, j'ai aussi passé de bons moments comme celui que je viens de raconter.

Mon grand-père Simon Antoine Joseph changea 4 fois de nationalité en 75 ans.

Né Français en 1870
Prussien à partir de 1871
Français en 1918
Allemand en 1940
Français en 1945

Mon père changea 3 fois de nationalité, et moi-même 2 fois.

Premier contact avec le vrai Sauna finlandais naturel

La première année en Laponie vers le début du printemps 1943, tout était encore gelé mais la température n'était plus si froide, autour des 0°, peut être au-dessus. Pour les Finlandais la température 0° ce n'était plus rien.

Depuis un certain temps, nous observons un fait étrange chez les Finlandais. Ils se retrouvent tout nus dans une baraque où une fumée sort par le toit, pour ressortir au bout d'une 1 heure ½ environ et se rouler dans la neige pendant 1 à 2 min et rentrer à nouveau au chaud. Cela nous amusait. Mais nous ne savions pas ce qu'était ce rituel. Nous pensions qu'ils étaient fous. Un matin, le rassemblement sonne pour notre compagnie. On nous intime l'ordre de nous déshabiller complètement et de rentrer dans une grande baraque installée pour nous, identique à celle des Finlandais qui est toujours construite à côté de leur habitation. Au centre est installée une sorte de grosse marmite avec des trous sous laquelle brûlait un feu. Dans la marmite se trouvent de gros galets chauffés à vif. Lorsque les galets sont assez chauds, on retire la braise et on verse de l'eau sur ces pierres avec une écuelle, ce qui dégage une grosse vapeur. La chaleur monte et nous fait transpirer.

Nous sommes allongés ou assis sur des estrades en bois de bouleau situées tout autour de la pièce. On se tape sur le dos avec des branches de bouleau pour accentuer la transpiration. D'un seul coup la grande porte s'ouvre, un ordre tonne: «Alle raus» (Tout le monde dehors). Nous dévalons tout nus une pente de 15 à 20 m environ, vers la rivière où nous défonçons d'abord la glace puis nous nous laissons glisser lentement, jusqu'au cou, dans l'eau glacée. Nous pensons au début que tous ceux qui nous commandent sont cinglés. Un phénomène étrange se produit, l'eau paraît chaude. Mais la surface de l'eau qui entoure le cou est comme une lame de rasoir. C'est un drôle d'effet. Au bout d'une minute, nous sortons de l'eau et tout de suite sous la douche et au chaud. On peut même se raser sans se savonner. A cette époque, nous sommes certainement parmi les premiers de l'Europe du Sud à découvrir et apprécier un vrai sauna naturel. Dès lors, nous devons le faire régulièrement et on n'entend plus tousser ou se moucher, donc plus de refroidissements dans les rangs.

Au Front

Si ce ne sont pas les tirs de mortiers ou de mitrailleuses, un autre danger pendant le jour nous guette tout le temps. Ce sont les fameux Snipers Russes (tireurs d'élite). Ils sont très dangereux et adroits. Leurs tirs sont à la balle explosive et à chaque passage devant les meurtrières, il faut se baisser. En hiver, tout est couvert de neige et pour dégager la meurtrière, on enfonce juste un rondin de bois d'environ 15 cm de diamètre à travers l'ouverture. Maintenant, imaginez-vous, la distance de tir entre la ligne russe et la nôtre est de 1500 m à 1800 m, c'est énorme et pourtant vers la fin on doit remplacer les hommes tués ou blessés. On commence à supprimer des services qui n'ont plus besoin d'exister à l'arrière et on nous envoie en renfort, des officiers et des sous-officiers qui n'étaient jamais au front. Sans aucune expérience, c'est dangereux pour eux. Mais certains font les malins. Nous leur disons de ne pas passer devant les meurtrières sans se baisser, il y a des Snipers russes en face. Il y a même un écriteau «Achtung Feind Einsicht» (Attention tireur ennemi). Un de ces officiers ne veut pas croire qu'un tireur peut faire mouche sur une distance pareille. Il se faufile devant une de ces meurtrières. A cet instant précis, il met sa main à l'un des cotés de son cou, le sang coule. Il a de la chance, la balle vient d'effleurer le cou comme un couteau et explose derrière lui dans un arbre. L'officier a été évacué vers l'arrière. Je ne l'ai jamais revu.

Souvent pendant les nuits noires, un biplan russe survole nos lignes. Nous l'entendons de loin à son bruit de moteur caractéristique. On l'appelle «Die Nähmaschine» la machine à coudre. Arrivé au-dessus de nos lignes, le pilote coupe le moteur.

L'avion plane dans la nuit, impossible de le localiser.

A chaque passage cet avion nous menace. Il lâche une bombe au hasard sur nos positions. Le pilote a les bombes à l'intérieur de l'avion et vole avec le cockpit ouvert. Arrivé au-dessus de nos lignes, il les lance à la main par-dessus le cockpit.

Ni la Flak (DCA) ni nous-mêmes ne pouvons lui tirer dessus et les projecteurs restent coupés. Nous ne voulons pas dévoiler nos positions. Et pas question de fumer. La lueur d'une cigarette est

une bonne cible pour le pilote qui dans ce cas là rate rarement son objectif.

Un jour d'été pendant une accalmie des tirs d'artillerie des 2 côtés, un avion de reconnaissance russe prend le risque de survoler nos positions. Notre DCA est surprise et toute notre compagnie ainsi que les autres à proximité lui tirent dessus en même temps au fusil Mauser.

L'avion est touché et s'écrase dans les lignes russes.



*Au combat sur le
front russe.*





*Bloqués par la
neige.*



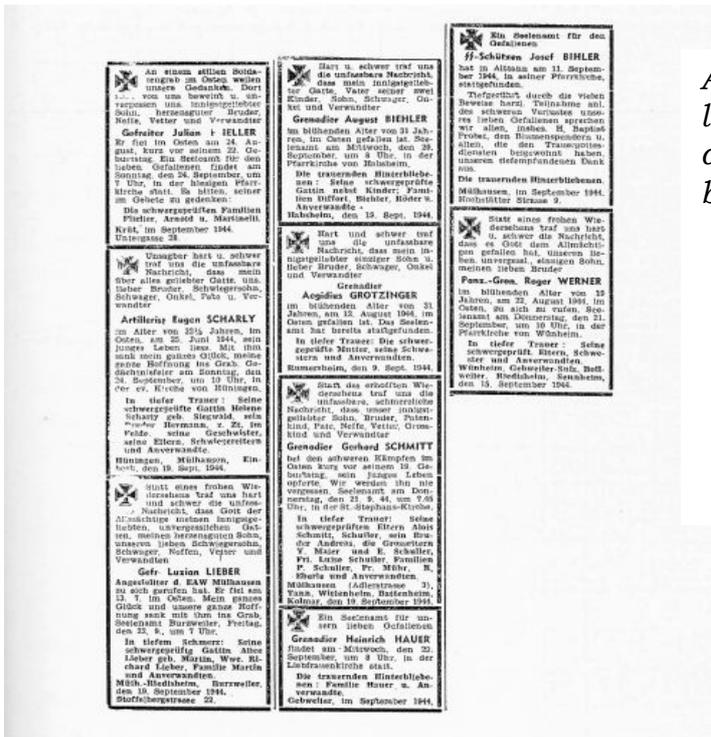
Permission Janvier 1944

1944: j'obtiens une nouvelle permission au bout d'une année, bien content de quitter le froid glacial du grand Nord et de revoir les miens et mes amis. Mon ami Wettly René et moi pouvons partir ensemble vers le Sud à Helsinki. C'est un long trajet en train. Nous traversons le golfe de Finlande, de Helsinki à Réval (aujourd'hui Tallinn en Estonie), puis c'est la traversée de la Lettonie et de la Lituanie vers la ville de Koenigsberg – Berlin, enfin vers le pays de Bade à Weil am Rhein. Weil am Rhein se situe en face de Huningue de l'autre côté du Rhin. René et moi marchons de la gare en traversant l'ancien pont en bois qui était entre Weil et Huningue et qui n'existe plus, jusqu'au domicile de René. De Huningue, je rentre chez moi en bus.

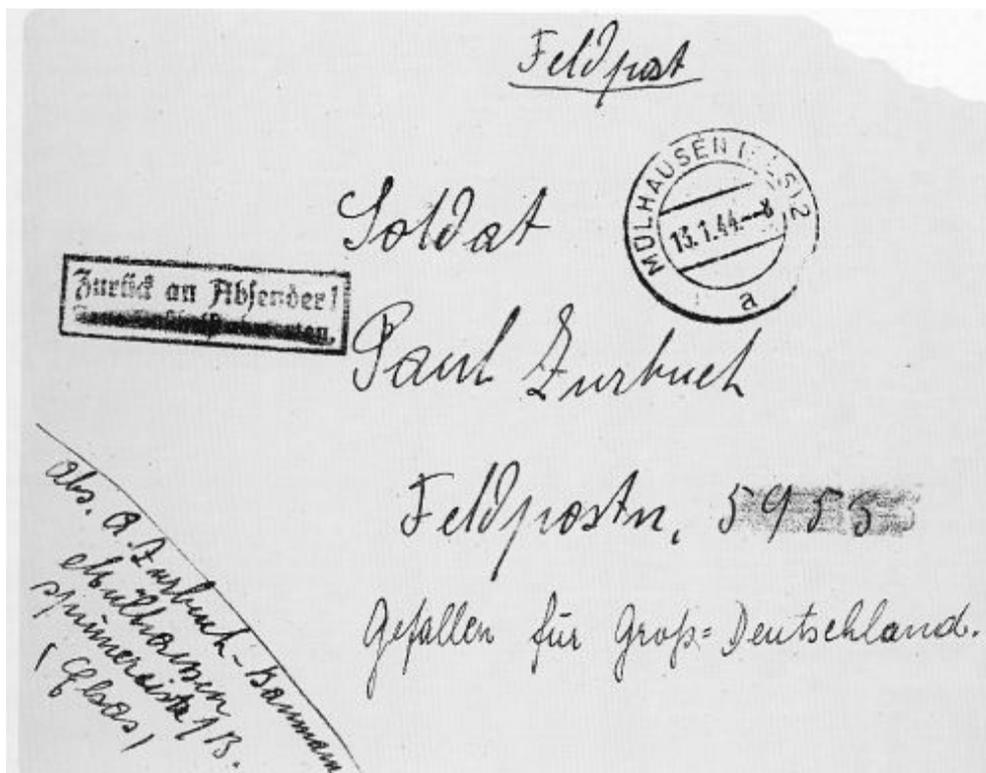
La permission est valable à partir de la ville de Réval. Pendant les 10 jours de permission, je peux me faire une idée de ce qui se passe en Europe. Au Front, la propagande Nazie nous cache tout. Je ne sais même pas le nom de mon régiment ou de ma division. Sur les lettres qu'on m'écrit et que j'écris, il n'y a qu'un numéro, rien de plus. Tout est censuré pour ne pas dévoiler nos positions. Dans les avis de décès en Alsace, on remarque déjà beaucoup de jeunes gens de mon âge disparus «Gefallen für das Vaterland» (Mort pour la mère patrie), c'est bien triste.

Le dernier jour de permission, un cycliste se pointe dans notre cour à la maison. C'est Wettly René de Huningue qui vient m'informer que les Russes sont à Réval et qu'on ne peut plus traverser la Lituanie. Il me pose la question: «que fait-on?» Nous ne savons pas ce que nous devons faire. René et moi décidons de rester encore 2 ou 3 jours à la maison puis nous reprenons ensemble la direction de Berlin. A Berlin, on nous annonce que les permissionnaires de Laponie doivent se diriger sur Danzig. Là, nous restons pendant 10 jours en attente dans une arrière-salle de restaurant par manque de place dans une caserne. Nous sommes une vingtaine. René et moi avons emporté des victuailles de chez-nous (Saucisses, lard, pain etc.) et, de ce fait, avons suffisamment à manger. Au bout de 8 jours, deux de nos copains allemands qui n'avaient plus rien à manger décident d'aller chercher de la nourriture à la caserne. Un officier s'insurge en les voyant arriver.

Après avoir contrôlé leur identité et leur affectation il s'écrie: «Mais que faites-vous encore là, vous devriez déjà être en route pour la Finlande» et leur ordonne de nous prévenir de faire nos paquetages et de rejoindre la caserne. Le lendemain, c'est l'embarquement pour Oulu afin de retrouver notre unité en Laponie qui a subi de grosses pertes pendant notre absence. Beaucoup de mes camarades sont décimés. Le capitaine en nous voyant arriver, s'exclame: «Vous deux, je ne pensais pas vous revoir!» Là, j'ai compris, que nous aurions pu nous cacher chez nous ou fuir vers l'étranger. Personne ne nous aurait cherchés parce que les disparitions commencent à augmenter et personne ne peut plus contrôler à cent pour cent toutes ces absences. (Morts? Disparus? Ou en fuite?) Mais nous suivons notre destin.



A partir de l'été 1944, les annonces de décès des incorporés de force sont de plus en plus nombreuses dans la presse alsacienne.



Lettre retournée aux parents d'un incorporé de force, avec l'indication: «Mort pour la grande Allemagne».

La retraite vers le grand Nord de l'armée de Laponie

Fin octobre 1944, les Russes accentuent leur grande offensive sur tout le front de l'est. Le mercure retombe à nouveau entre -30° et -40° pour ce deuxième hiver que je passe dans le grand Nord. Nous tenons nos positions jusqu'à environ mi-novembre. Un soir, une information passe en silence. Nous devons plier bagage, lâcher nos positions et battre en retraite sans faire de bruit vers Rovaniemi à l'ouest et vers le sud.

Nous laissons sur place tout ce qui est encombrant et nous rendons tout inutilisable. Après 2 heures de marche forcée dans le noir, les Russes déclenchent un bombardement intensif suivi d'une attaque de grande envergure sur nos anciennes positions qui sont totalement détruites. Nous venons d'échapper de justesse à la mort. Personne ne serait sorti vivant de cet enfer.

En poursuivant notre route vers le sud, d'un seul coup les troupes finlandaises nous barrent la route du sud.

L'armée finlandaise était une alliée des allemands. Avant la guerre, en novembre 1939, elle avait déjà essuyé un conflit avec les Russes. Ce qui explique l'occupation sans difficultés du grand Nord par les troupes allemandes. Mais voyant la tournure que prennent les opérations militaires russes au fur et à mesure que les semaines passent, les Finlandais retournent leurs vestes et commencent à nous taper dessus avec nos propres avions. Nous devons rebrousser chemin vers le nord. Pouvez-vous imaginer cela: battre en retraite avec une armée non motorisée, seulement avec des chevaux et sans aucune logistique aérienne?

A partir de cet instant, le parcours ne se fait qu'à pied et plus besoin de faire attention: on abat les rennes pour manger, parce qu'avant tous ces événements, c'était interdit. Comme les Finlandais nous lâchent, nous en profitons. Les Russes nous talonnent. Les déplacements ne se font que la nuit pour ne pas être repérés et pas question de s'égarer de la route.

En passant devant Rovaniemi, je vois que la ville est en cendres. Les forces qui nous précédaient avaient chassé les habitants et incendié la ville, déçus par les Finlandais. C'était une belle ville en bois sculpté. On l'appelait à l'époque «Das Paris des Norden» (Le

Paris du Nord). Beaucoup d'autres lieux sont incendiés. On fait le système de «la terre brûlée», comme les Russes devant l'avancée des troupes napoléoniennes en 1811-1812.

A ce moment je pensais aux troupes de Napoléon 1^{er} qui entamèrent la retraite de Russie en 1812, égarées dans les immenses steppes glaciales de cette époque et qui périrent de froid par milliers.

Pendant le repli on doit faire un barrage de défense et attendre que le dernier convoi soit au hors de portée à 30 km. Ensuite, nous dégageons à toute vitesse jusqu'au prochain barrage qu'un autre groupe d'hommes avait érigé et ainsi de suite. Souvent pour dégager les positions, il fallait attendre que les mitrailleuses russes s'arrêtent de tirer pendant un court instant, bondir du trou, replonger de suite derrière le premier abri possible et ne jamais rester dans ce nouvel abri fraîchement acquis. Il faut dégager rapidement de quelques mètres en rampant sans se faire remarquer. Un tir de mortier russe bien ajusté à vite fait de pulvériser la nouvelle cachette avec son occupant. Je mets en pratique ce que j'ai appris durant l'instruction à Berlin et à Königsberg. Cela est très dangereux pour certains compagnons insuffisamment entraînés. Beaucoup sont blessés ou tués. Sur l'un de ces barrages, les Russes ont réussi à concentrer sur nous, leurs tirs d'artillerie. Je suis planqué dans mon trou, creusé à la main, pendant 3 jours et 3 nuits sans sortir, c'était terrible. Une pluie d'obus et de mortier tombe autour de moi et de mes compagnons, en creusant d'énormes cratères et nivelant le terrain. Un obus aurait pu faire mouche à tout instant. Les excréments, je dois les faire sur la bêche et les balancer hors du trou. Nous sommes coincés pendant 3 jours et 3 nuits. Croyez-moi à ces instants là, j'ai bien appris ce qu'était une prière. Et il faut tenir coûte que coûte et surtout ne pas sortir la tête et se montrer. Dans la 3^{ème} nuit, notre commandement donne l'ordre d'évacuer nos positions dans le silence. Un jour, dans notre repli, nous franchissons une colline d'une cinquantaine de mètres de haut. Le chemin descend de l'autre côté en pente douce sur 600 à 700 m environ. Nous nous installons en contrebas et montons un de nos barrages. Mais les Russes qui nous talonnent, se rapprochent de notre position. Comme nous sommes cachés derrière cette colline, ils ne peuvent nous voir. Au bout d'un certain temps, nous apercevons une petite silhouette au-dessus de la colline à

environ 700 m de notre position. C'est un éclaireur russe. Au bout de 10 mn, il y en avait 3, puis 10 sur la crête de la colline. Et d'un seul coup, des centaines d'hommes, un millier peut-être déferlent comme des fourmis par-dessus la colline vers nos positions en criant «Hourrée Hourrée». Là, nos mitrailleuses crépitent ainsi que notre Flak, batterie à 4 canons anti-aériens pointée vers la colline. Les soldats russes courent carrément dans le feu nourri. Mais au bout d'un laps de temps, ils se replient en laissant beaucoup d'hommes tués ou blessés sur le flanc de la colline. Cet affrontement sans pitié et sans état d'âme, est l'un des épisodes les plus cruels que j'ai vécu.

C'est amer de tirer sur des jeunes gens qui ont certainement mon âge. Je fais cette guerre pour défendre ma peau, je n'avais pas le choix, pas d'idéal à défendre et encore moins l'envie d'être un héros de guerre avec un placard de médailles. «On m'a balancé de force dans cette tourmente». A la tombée du soir, nous entendons le cliquetis de chenilles et de chaînes. Ce sont les Russes qui amènent leur artillerie lourde pour nous rendre la pareille, avec de gros pruneaux certainement. Notre commandement nous ordonne de plier bagage et de filer sans bruit dans le noir complet. Nous marchons toute la nuit pour mettre le plus de distance possible entre nous et les Russes. Nous venons d'échapper à un bombardement massif qui se préparait côté russe.

Fin novembre 1944. Nous marchons depuis longtemps, vers le grand Nord. Dans ce froid sibérien, c'est pénible, il ne faut pas s'arrêter la nuit ou rester inerte sinon on risque de geler sur place. Le jour, on peut se reposer un peu. Il faut tenir la cadence tant qu'on a les Russes aux fesses. Le lac Inari est en vue, complètement gelé. Les Russes nous lâchent juste avant d'arriver à ce lac. Ce lac se situe à 250 km à l'ouest de Mourmansk. Là, nos skis font bien l'affaire. Notre armée décide de traverser le lac gelé, à pied avec notre attirail et pousse plein nord jusqu'à Kirkenes au bord de la mer de Barents. Ayant franchi la frontière, nous sommes en Norvège, mais la route est encore longue. Nous avançons toujours à pied en contournant les Fjords le long de la mer de Barents. Ce n'est pas une ligne droite. C'est très dangereux, surtout la nuit longeant des falaises très abruptes, avec un froid de canard qui nous oblige à bouger tout le temps. Un attelage de chevaux qui tire

une grosse cuisinière de campagne se met à glisser et dévale dans le vide avec les 2 gars qui l'accompagnaient.

Un phénomène étrange nous surprend. La mer n'est pas gelée, le Gulf Stream, courant chaud empêche l'eau de geler.

Nous nous situons carrément à l'extrême nord de l'Europe. Toute l'armée suivra cette route passant à quelques km au Sud de Hammerfest pour atteindre le Alte Fjord. Là, une surprise: longeant les hauteurs du Fjord, nous pouvons voir le fameux cuirassier Tirpitz, presque le jumeau du Bismarck qui fut coulé dans l'Atlantique par les Britanniques. Le Tirpitz sort de l'Alte Fjord pour s'abriter dans un autre Fjord plus au sud, c'est sa dernière sortie. Les Britanniques réussissent à le couler dans son nouvel abri. Nous continuons la route le long des côtes norvégiennes pour atteindre à la mi-décembre 44 la ville de Mo à 300 km au sud de Narvik. Pour la 1^{ère} fois, nous pouvons reprendre le train et filer vers Oslo le 25 décembre 1944. Le froid n'est plus si rude. Une quinzaine de jours à Oslo nous font un grand bien. C'est relax en comparaison des 2 mois passés dans le grand froid.

A Oslo, nous établissons nos quartiers dans une caserne située à l'extérieur de la ville sur une petite colline. Les cuistots du régiment n'ont pas besoin de cuire pour les hommes de troupes, seulement préparer le café du matin. Pour le reste on se débrouille pour manger en ville. C'est là que je déguste pour la 1^{ère} fois de ma vie des crevettes. Nous avons tellement de «Reichsmark» (argent du III^e Reich) qu'on a de la peine de tout dépenser pendant ces 15 jours à Oslo.

Nous menons la belle vie par rapport aux semaines précédentes dans le grand Nord. Un soir dans la caserne, René et moi sommes attablés dans notre foyer du soldat, (c'est comme une «Stuba») avec une trentaine de gars. Un copain d'origine allemande vient vers nous et nous chuchote dans l'oreille: «Ich habe etwas entdeckt in der Stadt: Eine rote Laterne, ein Lokal voller französische Mädchen». (Je viens de découvrir quelque chose en ville; un bordel rempli de filles françaises). Ce soldat et beaucoup d'autres savent que René et moi parlons le français. Nous décidons donc d'accompagner 5 ou 6 de nos copains allemands en «expédition» non commandée en ville. Arrivés devant ce «local», nous voyons qu'une vingtaine de soldats font la queue devant une porte où une jeune fille très belle de type espagnol les reçoit. Elle a les cheveux noirs

et un teint légèrement foncé par rapport aux autres filles. René et moi, en voyant ce cinéma devant cette porte, rebroussons chemin écoeurés.

Le lendemain, nous décidons de retourner et de rentrer dans le local. Il y a beaucoup de soldats allemands attablés et au comptoir, beaucoup de filles s'occupent d'eux. Aucun civil n'est présent. Ces prostituées françaises ont été amenées de France par les allemands avec leur consentement, elles n'étaient pas forcées.

Deux filles se présentent à notre table, certainement pour nous racoler. Nous commençons à parler le français et à faire les présentations: Que nous sommes des Français alsaciens incorporés de force dans la Wehrmacht, cette situation gêne visiblement les jeunes filles. Mais Wettly René, d'un ton sérieux leur fait un sermon en bon français. «N'avez-vous pas honte de faire ce «travail», de collaborer et de racoler des soldats?» Les 2 jeunes filles s'écartent de notre table avec une figure assez blême comme si un courant électrique les avait frappées. Cette anecdote se répand très vite dans la salle. Je dis à René: «Viens on décampe de ces lieux, ça pourrait tourner au vinaigre!» Le lendemain, pour la 3^{ème} fois, nous retournons vers ce local. Nous nous mettons discrètement à une table et observons les faits et gestes des filles. Mais elles nous repèrent vite et chuchotent entre elles. Aucune ne se repointe à notre table. René et moi quittons ce lieu sans regret.

J'aurais eu l'occasion de passer en Suède, pays neutre comme la Suisse avec mon ami René mais le sort en a décidé autrement. Wettly René et moi sommes toujours ensemble depuis le départ de Berlin. Nous faisons la connaissance de deux jeunes filles qui nous proposent de passer la frontière suédoise clandestinement: c'est tentant. Mais leur démarche ne nous inspire pas confiance. Nous avons entendu des rumeurs: des gars de la Wehrmacht ont disparu, tués dans la même situation où nous nous trouvons. La résistance norvégienne est très active. En plus, l'histoire de «l'eau lourde», un produit destiné à la fabrication de la bombe atomique dont un commando anglais a réussi à saboter l'usine de fabrication, nous fait hésiter jusqu'au dernier moment avant d'embarquer pour Arhus. A ce moment, la distance qui nous sépare de la Suède et de chez nous paraît énorme, et nous donne des soucis. Com-

ment rentrer chez nous? Nous décidons finalement de rejoindre notre unité.

Début janvier 1945 notre armée reçoit l'ordre d'embarquer sur un bateau pour le Danemark à Arhus avec 8 jours d'attente. Fin janvier 1945, nous recevons l'ordre de marche pour aller défendre Berlin. Mais nous arrivons trop tôt, les Russes, paraît-il sont encore loin. Nous nous dirigeons vers Neu-Stettin, en Prusse orientale.

Dans la nuit, le train s'arrête plusieurs fois. Au dernier arrêt, près de Neu Stettin, il faut descendre et le train rebrousse chemin. Le jour se lève et nous remarquons que nous n'avons plus d'officiers de commandement.

Nous nous retrouvons dans un petit village que ma compagnie aurait dû occuper. Nous y restons quelques jours.

Un soir, ma compagnie reçoit l'ordre d'avancer et de faire une percée; c'est là que je vois pour la dernière fois Wettly René et tous ces compagnons engagés dans cette opération.

(Wettly René Ernest était né le 9 août 1923 à Hagenthal le Bas où son père était gendarme. Il est rentré de la guerre et est décédé le 1^{er} février 1987 à Mulhouse).

Comme je suis responsable radio, je reste au QG, la chance me suit encore. Je suis en contact radio avec eux jusqu'à environ minuit. Les coups de canons et les tirs de mitrailleuses résonnent et crépitent autour de nous. J'essaie de reprendre souvent contact avec eux, même dans la journée. J'ai même essayé à la voix; c'est normalement interdit, mais j'ai reçu l'ordre de le faire. Malheureusement rien ne bouge, aucun signe de vie de ma compagnie. Je n'ai plus jamais revu mon ami René et tous ces compagnons. Pendant toute la campagne du Nord et de l'Est à partir du départ de Berlin en janvier 1943, nous étions ensemble.

Cela fait mal!

Une autre nuit, on laisse tout notre matériel lourd, chevaux, voiture, barda, etc. sur place et on se réfugie dans la forêt.

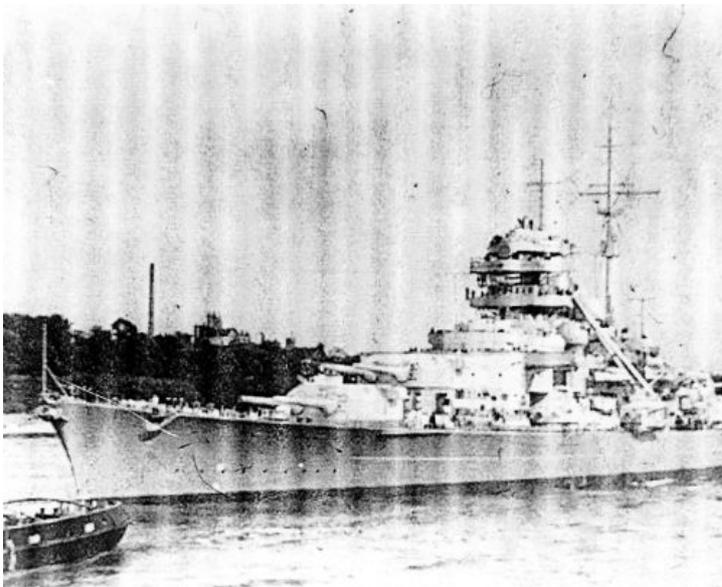
Nous sommes environ 25 ou 30 bonshommes. En marchant dans la forêt nous rencontrons d'autres gars, d'autres unités, que nous ne connaissons pas. Mais tous veulent se diriger vers la mer Baltique. Nous prenons conscience maintenant que nous sommes encerclés par les troupes Russes.

Nous déambulons des journées entières dans cette vaste forêt de Poméranie.

La nuit, on ne voit presque rien, un noir d'encre règne dans cette forêt. C'est après la mi février 1945. On se suit l'un derrière l'autre. Si tu tombes ou trébuches, tu ne retrouves plus celui qui te précède. C'est toi-même qui deviens chef de file et les autres s'accrochent derrière toi et ainsi de suite. On essaie de repérer d'autres gars qui font la même chose que nous et on les suit. C'est là pendant un court arrêt que j'entends une voix que je connais. J'appelle. Le gars en question s'avance vers moi. Il me dit «Salut Albert». C'est Schleret Jean de Lutterbach que j'ai rencontré dans une caserne en Prusse Orientale en 1943. Nous sommes séparés à cette époque, moi en Laponie et lui vers le centre de l'Europe. C'est une pure coïncidence. (Après la guerre avec ma femme, je lui rends visite. Jean est propriétaire d'un bistrot et d'une boulangerie). Pendant 1 ou 2 jours, nous errons dans cette vaste forêt pour trouver des repères et essayer de nous réorganiser.



La retraite devant Rovaniemi en feu.



Le Tirpitz que Albert Simon a vu dans un Fjord en Norvège.

Le fameux cuirassier Tirpitz coulé par les Britanniques.

Fait Prisonnier

Certains gars tentent des sorties hors de la forêt. Mais des balles de mitrailleuses sifflent au-dessus de leurs têtes dans le feuillage des arbres. Ils rebroussent chemin. D'autres essayent dans d'autres endroits. Des blindés russes sont postés aux abords de la forêt. Les Russes savent qu'une armée entière ou presque y est cachée. Ils ont le temps d'attendre. Dès cet instant, nous comprenons que nous sommes bel et bien encerclés. Entre temps, nous avons trouvé à l'orée de la forêt, une vieille ferme abandonnée que tous les hommes dispersés dans la forêt rejoignaient au compte-gouttes. Au bout de 2 à 3 jours, plusieurs milliers d'hommes exténués se sont rassemblés autour de la ferme.

Quelques jours passent, puis un matin, un motocycliste russe avec son arme en bandoulière et un drapeau blanc, s'arrête devant la ferme et demande un responsable. Il nous informe que demain, on viendra nous chercher. Un de nos sergents ou ce qui restait encore comme homme de commandement prend la parole et nous dit de balancer toutes nos armes sur un tas au milieu de la cour de la ferme. Le lendemain matin, un véhicule russe avec quelques hommes en armes vient nous chercher. Fin février 1945 toute la colonne de quelques milliers d'hommes se déplace lentement à pied vers la captivité et l'inconnu.

Depuis Noël 1944, mes parents et mes amis n'ont plus de mes nouvelles. On me croit disparu.

Marcher pendant presque 4000 km dans le Nord de la Scandinavie sous un froid intense pour échapper aux Russes, contourner la Suède, du sud de Rovaniemi en Finlande, jusqu'à MO en Norvège à 300 km au Sud de Narvik et être fait prisonnier à 1000 km de chez moi par les Russes, c'est démoralisant!

Les Russes nous fouillent un par un. Il faut retrousser les manches pour voir nos montres qu'ils piquent en premier et puis tout le reste. Arrive mon tour. Le russe qui me fouille ne trouve pas de montre à mon bras, mais il sait où elle est cachée: une petite pochette en dessous de la ceinture. Je veux lui signaler que je suis Franzuski (Français). A ce moment, je prends un coup de crosse dans les reins et un coup de pied. Je ne sais pas pourquoi. C'est seulement plus tard que je comprends. Les Russes avaient fort à

faire avec la brigade Charlemagne au front. C'était la LVF la Légion des volontaires Français envoyée en renfort à la Wehrmacht au front russe par le gouvernement de Vichy. Les Russes croient que je suis un de ceux-là. Beaucoup de copains subissent le même sort. A partir de ce moment, j'évite de prononcer le mot Franzuski et je reste avec mes copains allemands.

Les Russes volent tout ce qu'ils trouvent sur nous. Je vois un soldat russe avec une dizaine de montres à chaque bras.

Comme il ne sait ni lire ni écrire, il les porte comme des bracelets. Lorsqu'un prisonnier ne peut enlever son alliance, ils n'hésitent pas à lui couper le doigt!

Ces soldats viennent de la Sibérie et de la Mongolie et n'ont certainement jamais entendu parler de la convention de Genève.

Un autre de ces soldats voit pour la première fois un vélo. Il l'enfourche et essaie de rouler. Au bout de quelques essais sans succès, il l'abandonne au bord de la route.

Après les fouilles, la colonne de prisonniers se dirige maintenant «à pied» vers le sud-est, vers Varsovie, un trajet de plus de 450 km à l'allure de 30 km par jour environ, c'est pénible surtout en ce mois de février.

Au début lors d'une halte, nous croisons des soldats français prisonniers des Allemands en 1940 que les russes ont libérés. Pendant cette pause, je discute avec ces prisonniers français, qui certainement rentreraient chez eux. Et je leur expose mon cas. Un gars très sympathique qui s'appelle Michel, me propose de venir avec eux, il veut me donner un manteau de l'armée française et me dissimuler dans leur groupe. Une fois de plus, je refuse. Je porte un uniforme allemand. Si par hasard je partais avec eux et tombais dans un contrôle des russes avec une vareuse française et un pantalon de l'armée allemande, je risquais le peloton d'exécution sur-le-champ. Les pauses se font toujours près d'un village ou d'habitations. Pendant tout le trajet nous sommes gardés par des cosaques. Ils nous procurent à manger en désignant quelques hommes prisonniers (dont moi) pour aller réquisitionner des cochons ou d'autres bêtes de la ferme chez les habitants allemands. Le soir autour du feu, les cosaques entonnent à 4 voix leurs fameux chants russes qui résonnent agréablement dans les ténèbres de la nuit; c'est la dernière bonne distraction dans cette tourmente que j'aurai appréciée avant longtemps.

Schleret Jean et moi sommes tout le temps ensemble. Mais un jour en marchant Jean prend du retard et pendant une halte il est séparé de mon groupe par les Russes et il doit dormir dans une autre baraque. Je lui fais le reproche de s'être laissé distancer. Il me répond: «Ne te fais pas de soucis demain matin nous nous reverrons». Le matin au réveil, je remarque que certaines baraques dont celle de Jean ont été vidées de leurs prisonniers. Dans la nuit, les Russes évacuent plusieurs prisonniers dont Jean. Plus tard, j'apprends qu'il est interné dans le camp de Stalino près de la Mer Noire à environ 200 km à l'Est d'Odessa. Au fur et à mesure qu'on se déplace de camp en camp, notre troupe diminue. Les Russes dispersent leurs prisonniers dans des camps dans toute l'URSS. Nous faisons halte dans un bourg. Nous remarquons que toutes les femmes de ce bourg sont rassemblées et vivent dans un même quartier. Aucun homme ou presque n'est avec elles. Presque tous les hommes étaient engagés au front ou prisonniers. Certaines personnes nous informent que la majorité des femmes ont été violées par les soldats russes reprenant la revanche des exactions commises par les Allemands et les SS en Union Soviétique. Ce n'est pas un fait d'arme glorieux de troupes qui doivent libérer l'Europe du fascisme. Quand c'est l'heure de dormir, nous dormons toujours tout habillés. Un gars d'origine du Bas-Rhin prend le risque d'enlever ses chaussures et les noue ensemble. Il les place sous la tête comme oreiller. Le lendemain matin, les chaussures ont disparu. Le pauvre gars pendant une journée entière marche pratiquement pieds nus. Quelques hommes et moi lui confectionnons une paire de sandales avec 2 planchettes et des lanières jusqu'à ce que les cosaques lui procurent des chaussures qu'ils ont réquisitionnées dans un village.

La ville de Varsovie est en vue et on nous fait embarquer dans des trains, direction Minsk en Biélorussie et Smolensk en Russie. Ce n'est pas un TGV mais des wagons à bestiaux. Je me demande à quel sort nous sommes destinés. Depuis plusieurs jours déjà les voyages en trains, les marches forcées et les camps intermédiaires se succèdent et il faut suivre le rythme. Déjà des gars montrent des signes de faiblesse.

Ceux qui n'arrivent pas à suivre risquent de se faire abattre, il faut les aider. Pendant les interminables trajets en train la porte

du wagon est entrouverte d'environ 30 cm et bloquée. 2 planchettes de bois sont clouées à 80 cm du sol et inclinées vers l'extérieur. Au-dessus et en dessous de cette ouverture est fixé du fil de fer barbelé. C'est le WC du wagon, et nos excréments sont évacués vers l'extérieur.

Le 7 mai au soir nous nous trouvons dans une usine désaffectée à Smolensk. D'après les inscriptions sur les murs nous remarquons que d'autres prisonniers ont déjà séjourné dans cette usine.

A 21 heures extinction des feux. Je dis à mon voisin: «Demain est un jour spécial». Il me demande pourquoi. Je ne réponds pas à sa question. Je lui dis seulement: «tu verras demain».

Après minuit nous sommes réveillés par des rafales de pistolets mitrailleurs. Nous croyons qu'il s'agit d'une évacuation. Tout de suite après, la lumière s'allume. Un officier russe nous fait un discours pendant une demi heure. Nous ne comprenons rien. Un traducteur dit quelques mots:

La guerre est finie. L'Allemagne a capitulé.

Mon copain m'interpelle: «Comment as-tu su?» Je lui réponds que je ne savais pas, mais le jour spécial, le 8 mai, est le jour de mon anniversaire. J'ai 22 ans.

C'est à Smolensk même que nous sommes triés: la séparation des Alsaciens, des Allemands et de la fameuse brigade Charlemagne. Des soldats alsaciens se trouvant dans l'armée russe qu'ils ont réussi à rallier dès le début de l'offensive russe, font notre identification comme Alsaciens. Ils connaissent bien notre région, et nous posent des questions en alsacien: d'où nous venons, de ce qu'il y a aux alentours de nos villages respectifs. Il faut répondre. Et c'est ainsi qu'ils démasquent les gars de la LVF brigade Charlemagne qui se sont infiltrés dans nos rangs. Certainement à ces gars là, on réservait un traitement «spécial».

Au camp Numéro 188 Tambow

Après toutes ces «formalités d'usage» pendant 8 jours à Smolensk nous embarquons de nouveau dans le train, en direction d'une certaine ville de Tambow à 450 km au sud-est de Moscou.

Le train s'arrête à proximité de Tambow dans la petite gare du village de Rada. Nous débarquons et toute la colonne de prisonniers entame les quatre derniers kilomètres à pied pour se retrouver environ 1 heure après devant le portail du sinistre camp 188 de Tambow, l'antichambre de l'enfer.

Aucun être humain, ne peut raconter les conditions exactes de vie sans avoir vu et survécu dans un tel endroit. C'est le goulag soviétique.

En franchissant l'entrée du camp avec mes compagnons, un frisson inquiétant me glace les veines en voyant l'état physique de beaucoup de prisonniers qui séjournèrent déjà plusieurs mois ou années dans ce camp. On nous met tout de suite en quarantaine pendant 3 semaines puis nous repartons au camp central vers le secteur des Français. Là, d'un seul coup je suis en face d'un prisonnier qui m'interpelle: «Hé! Salut Albert, qu'est ce que tu viens foutre ici?». Je le regarde stupéfait. Je suis très surpris de rencontrer ici un ancien copain de mon village natal, à plusieurs milliers de km de chez moi. C'est Wiederkehr Jean. Il fait partie de ces premiers alsaciens que les Russes ont fait prisonniers et ont fait défiler à Moscou. Wiederkehr Jean a eu vent d'un nouvel arrivage de prisonniers, c'est pour cela qu'il attendait devant l'entrée du secteur. Il m'a tout de suite reconnu. Jean Wiederkehr a pu tenir longtemps dans le camp (presque un an et demi), c'était un dur. Il s'occupe de la station de pompage d'eau et termine son travail à 15 h de l'après midi.

Ici je m'inspire du livre Tambow, très bien illustré par Jean Thuet. Les conditions de vie et de détention sont très bien expliquées, c'est véridique, je ne pourrais pas mieux l'écrire.

Le Goulag soviétique.

Le camp de Tambow, sur une superficie de 32 ha (800m de long et 400m de large) est cerclé d'une quadruple rangée de barbelés, de plusieurs miradors et quadrillé en différents secteurs où

s'entassent plus de 10'000 hommes de 13 nationalités différentes officiellement prisonniers, en fait on aurait envie d'écrire «laissés pour compte» ou «oubliés de l'histoire».

A Tambow, les conditions de détention sont effroyables et les conditions d'hygiène déplorables. On essaie de survivre. Nous vivons dans des baraques creusées au raz du sol à moitié enterrées pour mieux résister au terrible hiver russe. Seul le toit recouvert de terre dépasse du sol. Le pain noir qu'on nous distribue est presque immangeable, environ 500g. La soupe est cherchée dans un fût par deux porteurs. Elle est distribuée par le chef de baraque avec une boîte de conserve attachée à un manche en bois. La soupe est juste de l'eau bouillie avec quelques feuilles de chou un peu éparpillées. Après avoir remué ce liquide, de temps à autre remontent du fond une ou deux têtes ou quelques arêtes de poissons. C'est la ration journalière: 1340 calories (en comparaison, en 1944 les détenus d'Auschwitz recevaient 2000 calories par jour) d'après les recherches effectuées par les historiens.

Le matin, les prisonniers dans un état de délabrement total amaigris et vêtus de loques se déplaçant péniblement sont rassemblés en commandos de travaux forcés: en forêt, corvée de bois, extraction de tourbe, creusement d'écluses et d'autres corvées. Le travail est pénible dans des conditions de sous-nutrition, les maladies ne tardent pas à frapper fort. La dysenterie est généralisée. Les prisonniers perdent 30 à 40 % de leur poids. Les hommes atteints de pneumonie, d'œdèmes de Pyorrhée, de gelures, de gale et autres infections sont obligés de se lever plusieurs fois la nuit. Pour beaucoup, la mort est au rendez-vous. La moindre maladie dans ce camp est fatale.

Ces prisonniers malades sont conduits dans le «lazaret» (infirmerie) ou à l'hôpital de Kirsanov à 90 kilomètres à l'est du camp. Ils sont transportés sur un camion à ridelles, couchés sur le plateau même en hiver par -30° -40°. Tous ces hommes qui séjournent dans ce soi-disant «hôpital de Kirsanov» ne sortiront pas vivants de cet enfer; c'est un mouvoir ou on laisse mourir les malades lentement. Ils sont couchés à trois sur un matelas de feuilles mortes avec une seule couverture. Le Lazaret de Tambow, comme l'écrit G. Degen dans son livre, n'est pas un ennemi de la mort mais son complice, l'antichambre de la mort. Il n'y a pas de médicaments et à Tambow, on estime qu'un homme sur deux meure

après une durée moyenne d'internement inférieur à 4 mois. Vient alors la triste corvée des charniers. Un jour, j'ai été désigné pour y participer. Dans la fameuse baraque No 22 qui est juste à côté de la mienne, on entasse les corps nus de nos compagnons décédés. Quand la baraque est pleine, il faut les ressortir et les balancer dans une fosse commune de 20 mètres de long et 3 mètres de large creusée à la main dans la forêt. On peut seulement creuser la fosse vers la fin du printemps, le sol étant très gelé en hiver. Vous pouvez vous imaginer combien de cadavres ont été entassés dans cette baraque. Cette corvée m'a beaucoup marqué psychologiquement. Jour après jour, j'ai vu mourir comme des bêtes mes compagnons d'infortune. Beaucoup de prisonniers échangent leur ration nutritive contre le «Mahorka» (tabac russe) qui, à la longue, leur est fatal. Leur état de santé devient encore plus précaire. On ne peut plus rattraper le manque de nourriture.

La faim est tellement grande que certains prisonniers mangent des orties qui poussent le long des grillages. Ils les mélangent avec notre fameuse soupe.

Comme je suis entré au camp, au printemps 45, j'ai évité les grands froids mais la chaleur de l'été fait autant de dégâts. La vermine (puces, poux et autres insectes) commence à nous infester. En été la chaleur est parfois tellement torride que la soif prend le dessus. Tous les prisonniers qui boivent de l'eau du robinet à l'extérieur qu'on ouvre de temps en temps, risquent le typhus, l'eau étant polluée. Certains prisonniers ont tellement soif qu'ils attendent plusieurs heures couchés devant le robinet d'eau jusqu'à l'ouverture de celui-ci. Devant le «Lazaret», on distingue les prisonniers malades couchés devant l'entrée n'ayant plus de place à l'intérieur. Certains trempent dans leur sang. Le typhus accomplit lentement leur destruction. Beaucoup meurent de cette maladie, on les laisse mourir comme des chiens. Je prends garde de ne jamais boire de l'eau sans qu'elle soit bouillie. J'essaie de boire le plus quand la fameuse «soupe» nous est distribuée.

On estime qu'environ 4'000 Alsaciens et Mosellans finissent ainsi leurs jours au camp de Tambow.

On ne peut qu'être atterré par le sort de ces hommes. Alors qu'ils devraient connaître un traitement spécial conformément à leur statut d'alliés, ils n'ont droit qu'aux plus atroces tortures. Le régime du camp de Tambow est comparé par certains à celui des

camps de concentration nazis. Privés de toute liaison avec leur pays et leurs familles, ces Alsaciens et ces Mosellans se sont retrouvés oubliés de tous, et lentement exterminés par le commandement russe.

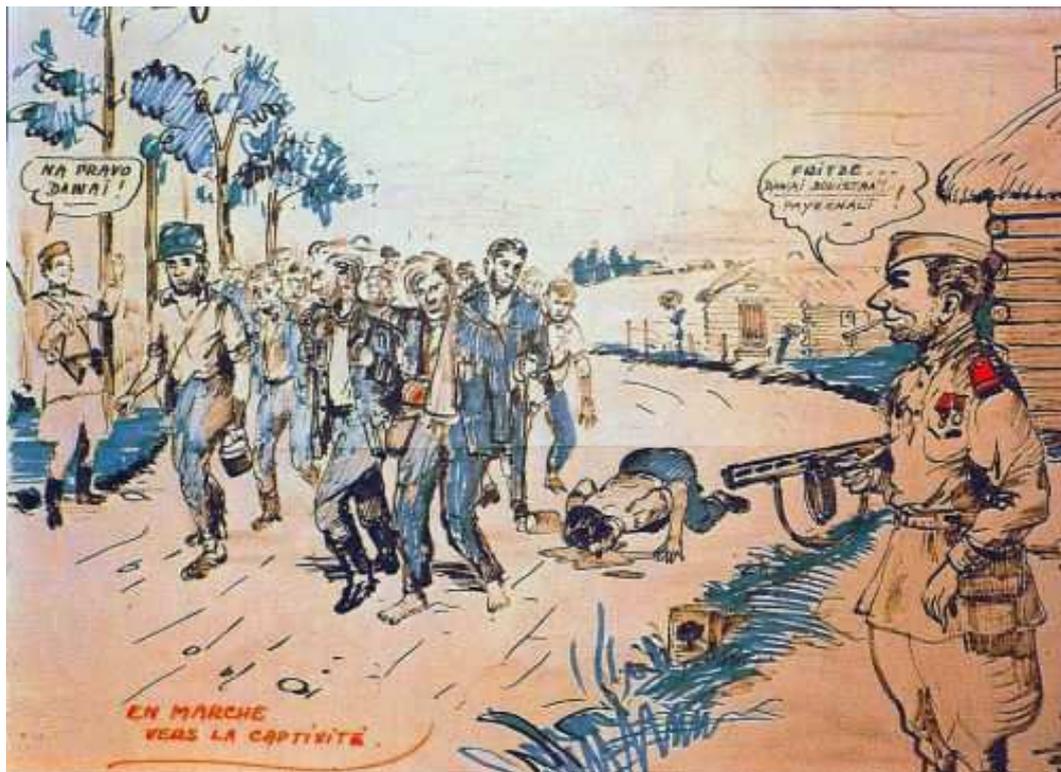
Pendant les corvées de bois je trouve parfois des pissenlits et des patates sauvages que je camoufle dans mes poches. Je nettoie ces légumes avec un petit couteau fabriqué avec un clou, aplati sur une pierre. Je mets ces légumes dans la soupe bouillie avec des graines de tournesol.

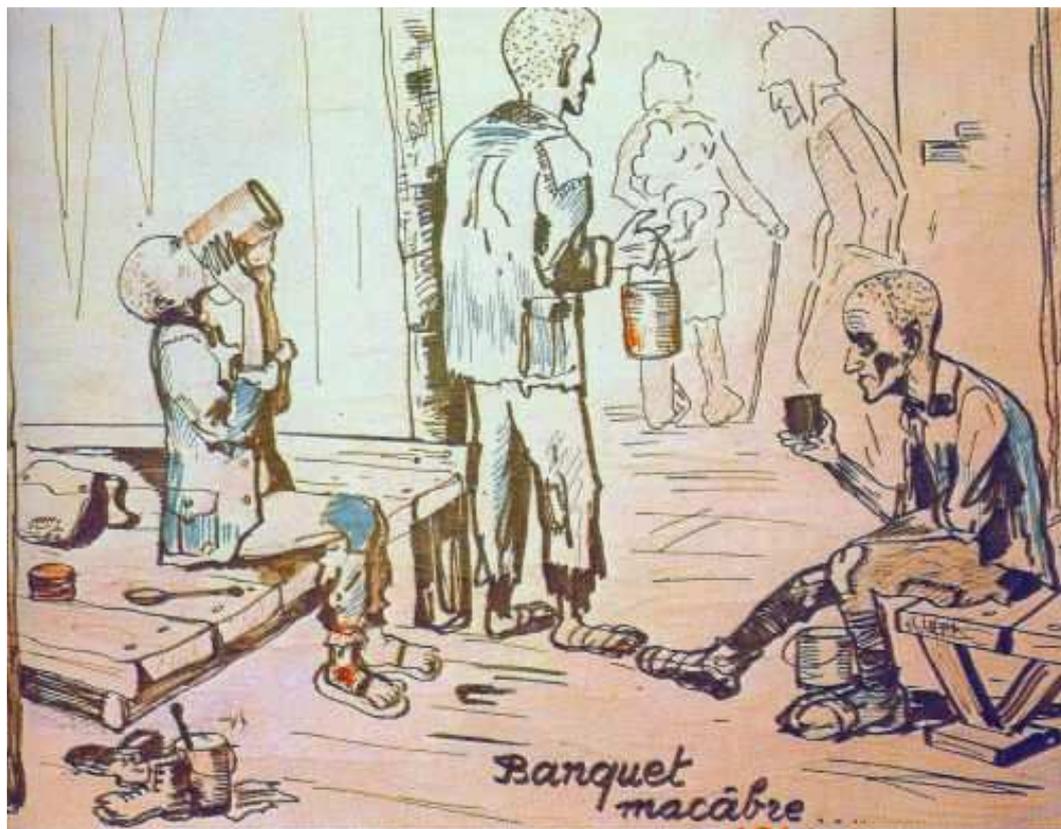
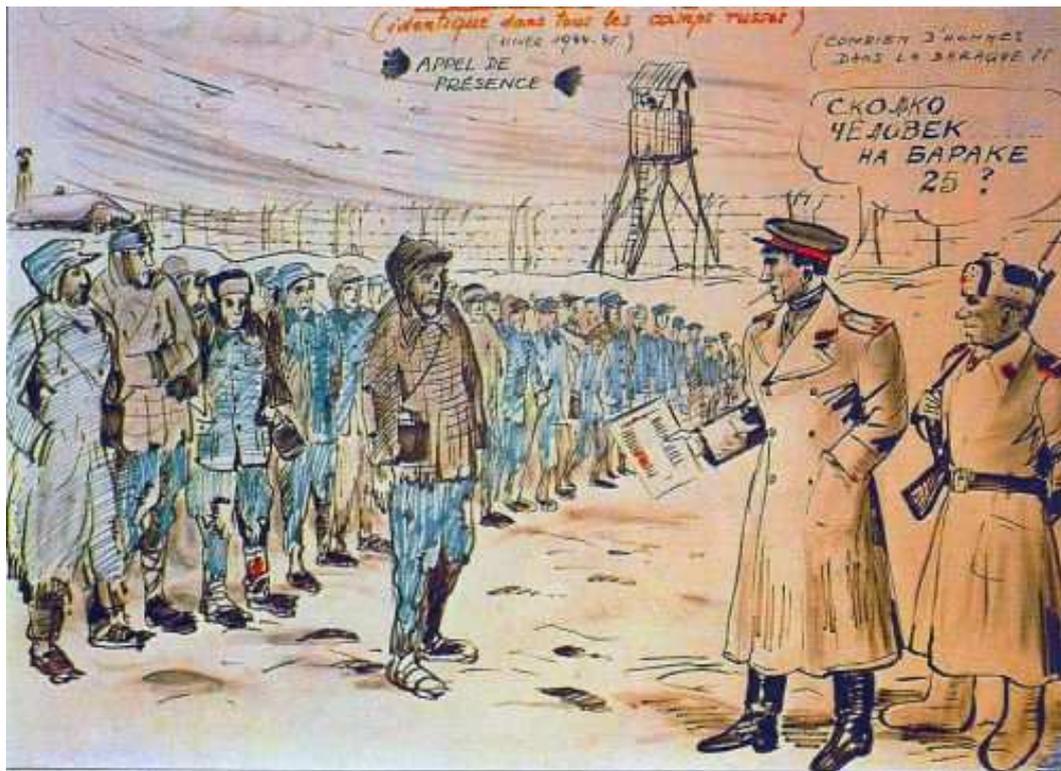
J'essaie de tenir le coup le mieux possible. Les vols sont fréquents. Il faut faire attention. Une anarchie totale règne parfois entre certains prisonniers. Il faut garder les chaussures le soir ou se coucher dessus sinon on se les fait voler. C'est normal quand on pense à l'état de bestialité auquel nous sommes soumis. Après une corvée de bois, je rentre dans ma baraque. J'ai toujours l'habitude de ranger ma gamelle sous le lit: elle est remplie de patates. Il y a d'autres gars encore dans la baraque. Mais il faut ressortir pour un appel de routine. Après l'appel, je reviens à nouveau dans la baraque, ma gamelle de patates a disparu, on me l'a fauchée. Il faut trouver une autre gamelle «Pas de gamelle pas de soupe» c'est grave. Je vais trouver Wiederkehr Jean. Je lui explique ce qui s'est passé. Jean me dit: «Attends Albert, je vais aux cuisines te trouver une gamelle». Après son boulot terminé à 15 h, Jean se faufile souvent dans les cuisines et entretient de bonnes relations avec les cuistots. Au bout d'un certain temps, Jean revient et me donne une gamelle remplie de patates, une sorte d'assiette fabriquée et confectionnée avec des boîtes de conserves, aplanies, pliées et agrafées l'une dans l'autre, vraiment très bien fabriquées par un de ces prisonniers, ferblantier de métier bricolant avec ingéniosité des ustensiles pour le quotidien qui auraient aujourd'hui leur place dans un musée.

Un jour, je discute avec quelques copains dans notre «taupinière» (la baraque ressemblait à un genre de taupinière carrée dont seul le toit sortait du sol, le reste étant enterré). Brusquement un prisonnier originaire de Dannemarie rentre dans la baraque se dirige vers moi et me dit: «Hé! Albert il y a un gars de chez toi qui te demande dehors». Je sors précipitamment. Je scrute les environs, je ne vois personne. Au bout d'un instant, je remarque un type de

l'autre côté du barbelé qui sépare notre secteur. Il saute en l'air plusieurs fois. Quand je suis près de lui, il crie: «Hé! Albert, ne me reconnais-tu pas?» Je le regarde, je lui réponds que non. Le gars commence à sauter toujours plus haut en gesticulant et en criant: C'est moi, je suis Allemann Eugène. Je suis stupéfait et heureux de rencontrer un deuxième copain de mon village. Je ne l'ai pas reconnu. Eugène, se trouvant devant le barbelé qui sépare mon secteur du sien, demande au gars originaire de Dannemarie qui se trouve juste à cet endroit, s'il n'y a pas de prisonnier d'Attenschwiller dans son secteur. Un pur hasard. Mais cela fait chaud au cœur de rencontrer des copains de mon village. J'arrive mieux à supporter cette misère dans ce sinistre camp au fin fond de la Russie et je continue à espérer en sortir vivant.

Dessins de Jean Thuét faits à Tambow







La libération

Les Russes annoncent notre libération, c'est un soulagement. Avant de sortir du camp, nous devons passer une visite médicale tout nu devant des femmes officiers médecins. J'ai de la chance parce que je suis seulement complètement piqué par les puces. Si j'avais eu une autre maladie infectieuse je n'aurais jamais pu quitter ce camp. Le 2 août 1945 nous recevons l'ordre de sortir du camp. Nous avons toujours les mêmes uniformes et habits depuis notre capture. Environ 2'000 hommes peuvent quitter le camp de Tambow. Mon copain Jean Wiederkehr et moi-même faisons partie du convoi.

Il faut voir les autres prisonniers qui restent au camp, ils s'accrochent au barbelé pour nous voir partir. Jamais je n'oublierai cette image de ces visages tristes et en pleurs agrippés derrière le grillage.

La colonne de 2000 hommes se dirige à pied vers la gare de Rada où nous embarquons dans le train qui s'ébranle lentement en direction d'Odessa au bord de la mer Noire. Mais avant d'arriver à Odessa le train bifurque vers l'ouest puis vers le nord en longeant la frontière roumaine et remonte sur Kiev pour se diriger vers Varsovie en Pologne, puis vers Frankfurt sur Oder. Le train s'arrête dans les environs de cette ville en rase campagne. Nous pouvons descendre du train. Un champ de patates se présente devant nous. Tous les hommes s'y précipitent. Nous sortons les tubercules de terre, certains les mangent crus, d'autres les grillent sur un petit feu improvisé.

Croyez-moi ce champ de patates est vite récolté. C'est le premier repas à volonté que nous avons depuis presque 4 mois. Je suis rentré au camp de Tambow avec 80 kg et j'en ressors avec 60 kg. A quelques lieux de là, nous sommes pris en charge par les Américains qui nous emmènent en camion GMC dans un ancien camp du RAD à quelques km de Berlin.

Après une journée ou deux, les Américains nous conduisent à la gare et nous traversons Berlin en train. C'est la 1^{er} fois que nous pouvons voir les dégâts énormes causés par les bombardements sur la capitale du III^{ème} Reich. Le train se dirige toujours plus vers l'Ouest pour atteindre la frontière belge. Dans la ville de Bruxelles, nous entrons dans une gare de marchandises à 6 heures du

matin vers la fin août 1945. Une très grande surprise nous attend. Dans cette gare, la Croix Rouge a fait dresser des tables avec nappes blanches garnies de diverses victuailles, pour nous accueillir dignement. C'est fabuleux. Pour la 1^{ère} fois, nous pouvons manger correctement le repas d'un «être humain». On nous ordonne d'embarquer dans le train . Pour la première fois depuis 1 an ½, nous traversons la frontière française et notre convoi se dirige sur Valenciennes. Nous sommes pris en charge par les Français. Mes copains, Jean et moi sommes contents de retrouver notre pays. Le 25 août 1945, à la gare de Valenciennes, on nous fait descendre du train 25 BB 707.

Tout le monde pense que maintenant tous nos ennuis sont terminés et qu'on va avoir un accueil digne de celui de Bruxelles. Mais nous déchantons vite. Environ 2000 hommes sortent de la gare de Valenciennes et marchent à travers la ville pour rejoindre une caserne. Pendant le trajet à pied, les gens de cette ville nous jettent des pierres, nous insultent et nous crachent dessus.

C'était la pire des choses qui pouvait nous arriver moralement: être reçus de cette manière par la mère Patrie. Nos uniformes allemands en sont peut être la cause. Mais à Bruxelles, ils savaient que nous étions des prisonniers Alsaciens rentrant de Russie et incorporés de force dans la Wehrmacht. Pourquoi la France nous a-t-elle rejetés de cette manière?

Fin août 1945, nous partons pour Châlons-sur-Saône. Là, nous passons devant le «2^{ème} bureau» qui fait notre identification (le dernier interrogatoire.) On nous procure de nouveaux habits, un ensemble kaki avec un béret et une carte de rapatrié comme document d'identification. Nous pouvons enfin nous débarrasser de nos anciens uniformes puants. On nous informe qu'il ne faut pas sortir le soir en ville, parce que Chalons sur Saône est un fief communiste. Les gars du 2^{ème} Bureau craignent que nous n'ayons des contacts durs et virulents avec ces gens, vu la façon dont nous étions internés en Union Soviétique. Il faut rester discret. Je dis à Wiederkehr Jean: «écoute Jean, moi je ne sors pas ce soir, demain nous avons le train pour rentrer chez nous et en plus je suis fatigué». Wiederkehr Jean me répond: «Moi je sors m'amuser un peu et on verra demain!». Le lendemain, quand je prends le train pour Mulhouse avec mes compagnons, Jean man-

que à l'appel. Tant pis, on part sans lui. Jean Wiederkehr ne rentrera que le lendemain, parce qu'il a loupé le train.

A Mulhouse, dans le hall de la gare beaucoup de personnes attendent un des leurs rentrant du front. D'autres tiennent une photo de leurs proches en espérant avoir des nouvelles. Du haut d'un échafaudage un homme m'interpelle. C'est Sutter Alphonse le frère de René mort au front de l'est. Il descend de son perchoir et nous entamons une longue discussion. Au bout d'un certain temps je me rends compte que je suis le dernier prisonnier restant de Russie dans le hall. Alphonse me dit :

« Albert ton oncle François travaille en face de la gare, de l'autre côté du canal allons le voir. »

Et c'est ainsi que je suis rentré de Mulhouse dans le car des ouvriers de l'entreprise de construction où travaillait mon oncle.

Le premier samedi de septembre 1945, l'après-midi, je termine ce très long parcours en rentrant dans la cour de mes parents.

3 années viennent de s'écouler... 3 années de ma jeunesse...

3 années perdues.

Je viens de parcourir le tour de la Scandinavie et de l'Europe centrale en train, à pied et en bateau au total environ 22'000 km dont 6'000 à pied dans des conditions extrêmes, que je ne souhaite à personne de vivre.

Je publie ces mémoires en guise de témoignage du dernier «Malgré nous» d'Attenschwiller qui séjournait au sinistre camp de Tambow et en l'honneur de tous mes copains oubliés ou disparus.

Dans mon existence, depuis la fin de la 2^{ème} guerre mondiale, je ne divulguais ces faits que sporadiquement, je voulais oublier ces atrocités. Pendant de longues années après la guerre je vivais avec un traumatisme psychologique causé par tous ces événements, comme la plupart de mes copains rentrés de Russie ou du Front de l'Est.

Nous nous sentions gênés d'avoir porté l'uniforme des ennemis de la France et nous restions souvent silencieux. Nous ne voulions pas être traités de collaborateurs ou pire de sales boches. Nous ne voulions pas être accusés d'avoir appartenu à la Wehrmacht.

Cela était très dur à vivre et à supporter. Au fil des ans j'ai essayé d'oublier mais l'histoire me rattrape 60 années après la fin de ce conflit mondial.

C'est surtout mon fils aîné Claude et son voisin Jean Charles Badmann qui me font prendre conscience que moi-même j'appartiens à l'histoire maintenant et qu'il y a un devoir d'information. Une jeunesse entière a été broyée, bafouée et décimée au milieu du 20^{ème} siècle.

130'000 Alsaciens, Mosellans ont été incorporés de force dans la Wehrmacht, 40'000 ne sont plus rentrés dans leur foyer, 30'000 furent blessés dont 10'000 grièvement. C'est un lourd tribut que l'Alsace a dû payer pendant la seconde guerre mondiale. Nous devions nous battre pour aucune cause, sauf pour défendre notre peau dans les pires conditions. Que nos jeunes du village puissent lire ces pages d'histoire et en prendre conscience. Que plus jamais des jeunes entre 16 et 25 ans ne revivent un tel enfer, en étant balancés dans la fournaise pour servir de chair à canon. Je préviens les jeunes d'aujourd'hui et du futur, nos politiciens qui tirent les ficelles surtout ceux qui insistent pour «jouer» à la guerre et provoquer la violence qu'une guerre propre n'existe pas. Ils auront toujours tort. Ce sont les plus faibles qui en subiront toujours les conséquences partout dans le monde.

GOUVERNEMENT MILITAIRE FRANÇAIS
DE BERLIN

S.P. 69.031/WAST, le 23 février 1979

SERVICES D'EXPLOITATION
DES ARCHIVES WAST

G.M./WAST/N° 116.383/AL/B8

RENSEIGNEMENTS D'ARCHIVES « WAST »

NOM et Prénoms : S I M O N Albert

Lieu et date de naissance : 8 mai 1923 à ATTENSCHWILLER (Haut-Rhin)

Dernier grade connu : Gefreiter

Plaque d'identité N° : - 6788 - 1.St.Kp./Inf.Ers.Batl.309

Dernière adresse connue : HUNINGUE (Haut-Rhin)

Affectations successives connues :

15-1-1943	incorporé dans la "Wehrmacht" et affecté à la 1.Stammkp./Gren.Ers.Batl.309,
1 ^{er} -3-1943	muté à la 3.Kp./Gren.Ausb.Batl.478,
9-5-1943	dirigé sur le Marsch-Batl."Lapland 3",
3-7-1943	appartenant à la 3.Kp./Felders.Batl.230, muté à la 4.Kp./Felders.Batl.230,
16-9-1943	muté à la 2.Kp./Gren.Regt.310,
22-6-1944	appartenant à l'unité précitée, légèrement blessé par éclat d'obus à l'oeil gauche - n'a pas quitté l'unité.

Observations: Aucun autre renseignement n'a pu être recueilli.

*Pour copie conforme
à l'original*

*le 16 mars 1979
Le chef :*
[Signature]



Le Gouverneur et Chef
des Services WAST

[Signature]
P. BRANGÉ

OBSERVATIONS DU SERVICE DE SANTE

(2) Visite Médicale OUI NON

(3) Radioscopie OUI NON

(4) Radiophotographie OUI NON

(5) Retenu Médical OUI NON

(6) Observations

Notes spéciales

ouy

PAYÉ
le 19. Sept. 1945
Perpignan S. LOUIS II
6300

(7) Numéro d'identification

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES PRISONNIERS, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

CARTE DE RAPATRIÉ

TITRE PROVISOIRE D'IDENTITÉ

VALABLE jusqu'au _____

Sur cette ou votre résidence ou aurait passé le indiqués au dos de cette carte, indiquez ci-dessous votre adresse actuelle

Chalon s/ Saône

(8) CACHETS

(9) CACHETS DE SANTE

C.P.A.F.
VALENCIENNES
SERVICE
MEDICAL
PRISONNIERS * DÉPORTÉS * RÉFUGIÉS

ATTENTION! - Ne perdez pas cette carte; elle assure votre identité de rapatrié

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES PRISONNIERS, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

CARTE DE RAPATRIÉ

5245-68

(1) Collage OUI NON

(2) Date d'arrivée en Allemagne _____

(3) Dernier lieu de détention ou de travail en Allemagne *ZALZTOMBO (BERLIN)*

(4) Nom *SIMON*

(5) Prénoms *ALBERT*

(6) Sexe M F

(7) Profession *AGENCI.*

(8) Date de naissance *30.03.*

(9) Lieu de naissance *ATTENSCHWILHA*

(10) Nationalité d'origine *ALBERT*

(11) Nationalité actuelle *LUCIE WIEDFAKHA*

(12) Adresse actuelle en France *23 Rue Wilson ATTENSCHWILHA ALSACE*

(13) Adresse de la personne pour qui vous rapatriez *23 Rue Wilson ATTENSCHWILHA ALSACE*

(14) Pièces d'identité produites

(15) Bureau de Recrutement *Centre Volont.*

(16) Classe de mobilisation

(17) Centre militaire ou service de dépôt en Allemagne *Centre Volont.*

(18) Centre militaire ou service de dépôt en France *Centre Volont.*

(19) Date de rapatriement *19. Sept. 1945*

(20) Numéro d'identification *2376094*

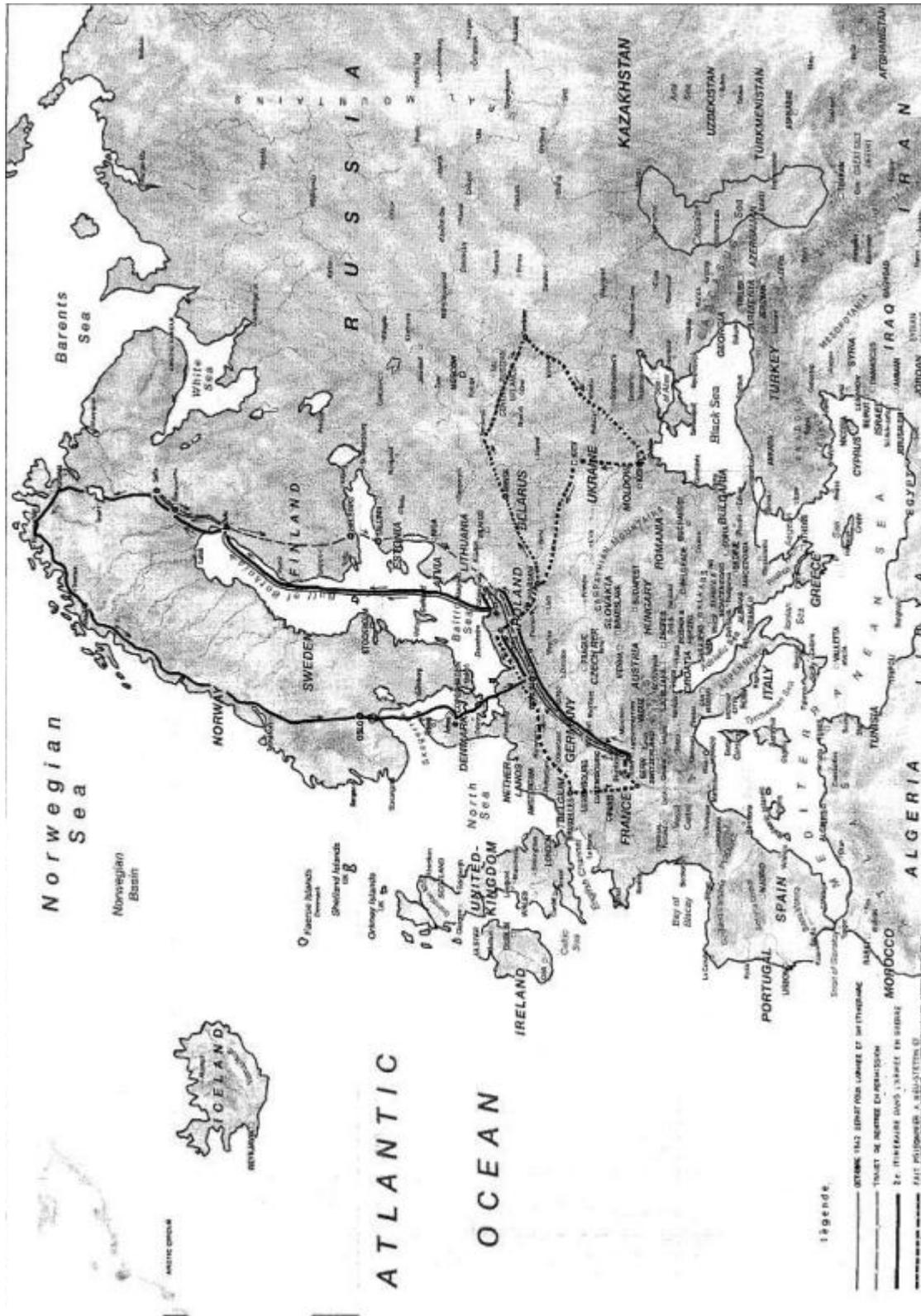
REÇU
19 Sept 1945
S. LOUIS II
1945

PHOTO 4 X 7

2376094

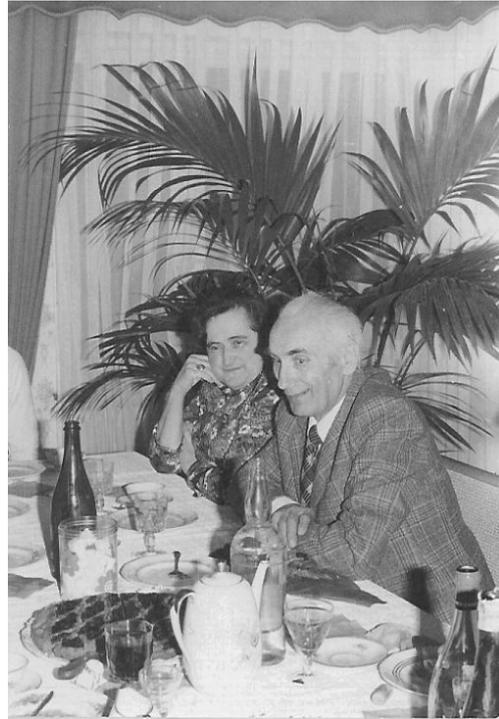
La route d'Albert Simon à travers les pays suivants:

Allemagne, Lituanie, Estonie, Lettonie, Finlande, Norvège, Danemark, Russie, Pologne, Biélorussie, Ukraine





*Albert Simon père et
Albert Simon fils.*



50^{ème} anniversaire de sa femme.



Albert et ses deux frères Marcel et Alfred.

Le monument aux morts d'Attenschwiller

La mention «Morts pour la France» ne figure pas sur le monument car ces soldats, incorporés de force, étaient contraints de combattre sur le front de l'est pour l'Allemagne.

GUERRE 1939/1945

Oscar Allemann

Léon Allemann

Alfred Baumann

Emile Baumann

Lucien Baumann

Hugo Fuchs

Georges Groner

Frédéric Groelly

Charles Jehl (dernier instituteur avant la guerre)

Oscar Kaiser (dernier chef de gare avant la guerre)

Lucien Rincker

Frédéric Schumacher

Joseph Schumacher

Marcel Starck

René Sutter

Antoine Willer



Les destins de mes copains du village

Ce chapitre retrace la fin de vie de mes camarades du village d'Attenschwiller engagés sur le vaste front de l'Est et l'histoire en bref vécue de quelques uns qui ont réussi comme moi, à sortir de cet enfer. Ces gars-là ont été longtemps ignorés. Ceux qui survivent, ne divulguent guère leur histoire, même pas à leurs proches. Certains changent d'«uniforme» deux fois, surtout ceux qui sont mobilisés dans l'armée française avant 1939. Vingt et une classes d'âge (de 1908 à 1928) seront incorporées totalement ou partiellement dans la Wehrmacht en Alsace, alors qu'en Moselle seules seront concernées, les classes 1914 à 1927 et au Luxembourg les classes 1920 à 1927.

Après 60 ans, il est grand temps qu'on documente cette période. Beaucoup de personnes, les jeunes en particulier, ne savent pratiquement rien de ce qui s'est passé avec ces «soldats» d'un autre temps pour eux. C'est peut être le choix de l'uniforme qu'ils portent à cette époque qui empêche les gens de parler ou de discuter. Il n'y a pas de honte à avoir, d'informer le public de cette histoire dramatique des incorporés de force alsaciens «Les malgré nous» d'Attenschwiller. C'est un drame énorme pour toute la région. Ils sont contraints d'obéir, d'exécuter aveuglément des ordres même extrêmes sans discuter, sans idéal à défendre, au péril de leur vie. Peut-on un seul instant imaginer être à leur place pour pouvoir ressentir leurs émotions face à leurs épreuves. J'espère qu'on aura plus d'estime à l'avenir pour ces hommes et que l'on ne les oubliera pas, qu'on ne les considère pas comme des soldats n'appartenant pas au camp des vainqueurs, mais comme des victimes du système. Nos politiciens auraient certainement pu éviter cela en se concertant mieux au niveau international afin de ne pas abandonner deux régions françaises. En 1939 c'était déjà trop tard.

Voici les copains d'Attenschwiller incorporés de force dans l'armée allemande. Six d'entre-eux ont été internés à Tambow:

Allemann Aloyse

Allemann Eugène

Baumann Oscar

Baumann Ernest

Rinker Joseph

Wiederkehr Jean

Mon ami **Baumann Lucien** né le 30 novembre 1916 incorporé de force le 23 septembre 1943. C'est avec lui que j'ai failli passer la frontière suisse en 1941. Il a été tué en Tchécoslovaquie près de la ville de BABIA le 14 septembre 1944 en voulant rejoindre les lignes russes. Les Russes avec leur propagande par haut-parleur incitent les soldats français incorporés de force à désertir les lignes allemandes. Lucien saisit l'occasion qui se présente et court vers les lignes russes. Il est déjà dans leurs lignes quand une rafale tirée par les Allemands le cloue au sol.

Les Russes permettent le rapatriement de son corps en 1961 parce qu'il a déserté l'armée allemande. Il repose depuis au cimetière du village avec les honneurs militaires français laissant derrière lui son épouse Marthe et une petite fille de 2 ans Liliane.



Baumann Alfred né le 8 septembre 1922 à Attenschwiller et frère de Baumann Lucien. La dernière nouvelle du front a été reçue par sa famille le 21.2.1944 en provenance de la ville de NICOPOL à 350 Km à l'ouest de Moscou et 450 km au Sud de Leningrad (St Petersburg) en Russie. Alfred est porté disparu. Personne ne connaît l'endroit exact et les circonstances de sa disparition.



Baumann Ernest né le 29 décembre 1910. Le 3^{ème} frère de Lucien et Alfred. En uniforme français d'avant guerre sur la photo. Plus tard il doit endosser l'uniforme allemand et est incorporé de force dans l'armée allemande (la Wehrmacht). Il est fait prisonnier. Pendant les longues heures et semaines de marche forcée, lors des pauses de nuit, on l'enferme avec ses copains dans une porcherie et on leur balance des betteraves à manger. D'après sa fille Paulette il est interné à Tambow où il séjourne plus de 6 mois. C'est le seul des 3 frères qui est rentré vivant de Russie. Ernest ne dévoile pratiquement rien de son histoire. Il veut lui aussi oublier toutes ces atrocités. Il a failli ne plus revenir comme ces deux frères Lucien et Alfred. Les Russes l'avait déjà collé au mur pour le fusiller, mais la sentence n'a pas été exécutée. Ernest pendant son incorporation forcée côtoie beaucoup de jeunes gens, qui n'ont pas plus de 15 ans, des gosses! Certains peuvent à peine porter un fusil.

Ernest décéda le 15 octobre 1985 à l'âge de 75 ans.



*Baumann Ernest
en uniforme français.*

Rinker Lucien né le 5 mars 1924 est incorporé dans la Wehrmacht dans la StammKp. Gren. Ers. Batl. 472 Trautenau, le 20 mai 1943. Il est blessé par l'explosion d'une grenade. Le côté droit de son visage est gravement touché. Il est admis dans un «Feldlazarett» (Hôpital de campagne). Les blessures sont très sérieuses. Les éclats de grenades se sont logés dans le cerveau et provoquent une infection. Lucien ne survit pas à ses blessures. Il décède le 17.2.1944 à 5 heures 45. Son corps est inhumé au cimetière militaire de Borissow à l'Est de Minsk avec les honneurs militaires du III^e Reich. Il n'a même pas 20 ans.

I. Angaben zur Person	
1 Familienname	<i>Rinker</i>
2 Demonym (Männlich/Ausdrück)	<i>Lucien Rinker</i>
3 Geburtsstag, -monat, -jahr	<i>5. 3. 1924</i>
4 Geburtsort (Ortsbezeichnung, j. u. Prov., Reg. Bezirk)	<i>Atkarschschin, Mülhausen / Ob.</i>
5 Staatsangehörigkeit (auch früher)	<i>Polen, Litauen</i>
6 Religion	<i>Kath.</i>
7 Familienstand	<i>Ver.</i>
8 Beruf (auch Berufswechsel)	ehemaliger <i>Landwirt</i> ausgewählter <i>Landwirt</i>
9 Eltern	Vater <i>Kaplan</i> (Name, Familienname) <i>Landwirt</i> (auch vorherige / nach Kriegsjahr)
	Mutter <i>Kathinka</i> (Name, Familienname) <i>Dombach</i> (Name)

	
Von den Bestimmungen auf Seite 54, 55 und 56 habe ich Kenntnis genommen.	
<i>Lucien Rinker</i> (Eigenhändige Unterschrift des Soldaten - Nachname, Vorname) Größe in Zentimetern <i>173</i> Augenfarbe <i>hellblau</i> Körperbauform <i>mittel</i> Haarfarbe <i>hellbraun</i> Besondere Merkmale: (z. B. Brillenträger)	
Blutgruppe <i>O</i>	



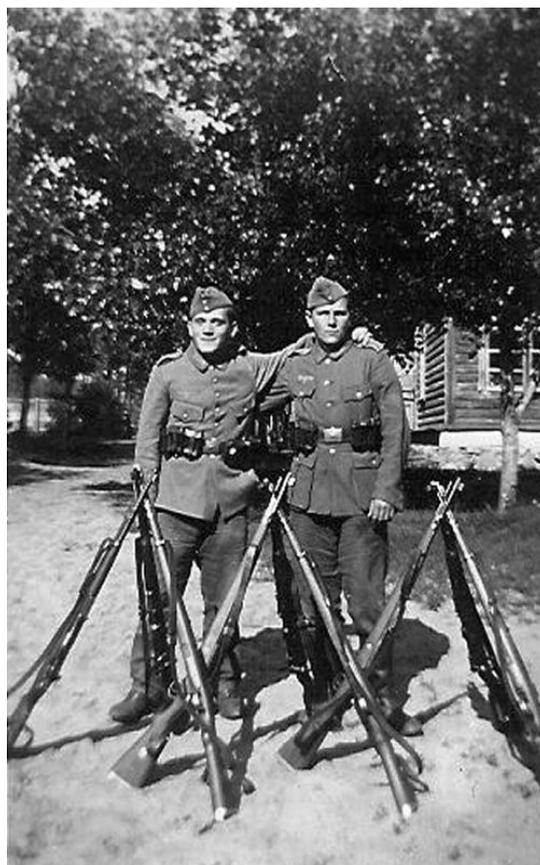
Le cimetière de Borissow où repose Rinker Lucien.



Zum frommen Andenken
 an unseren unvergesslichen Sohn und Enkel
 unseren lieben Bruder, Nefen, Vetter und Verwandten

Luzian RINKER
 geboren am 5. März 1924
 gestorben am 17. Februar 1944 in einem Feldlazarett
 im Osten

Ich weiss, Ihr werdet bitter weinen,
 Dass ich so frühe sank ins Grab,
 Wo nur die hellen Sterne scheinen
 In meine finstere Gruft hinab.
 Doch einmal kommt der Tod zu allen
 Und bricht der Liebe zartes Band.
 Mein früher Tod, mein grosses Glück
 Drum meine Lieben weinet nicht.
 Ich lebe noch und liebe Euch
 In Gottes schönem Himmelreich.
 Barmherziger Jesus, gib seiner Seele die ewige
 Ruhe! (7 Jahre u. Quadr. Ablass)
 Vater unser! — Ave Maria!



Lucien Rinker à gauche en uniforme de la Wehrmacht.



Lucien Rinker 2^{ème} à partir de la gauche

C h e f a r z t

Sehr geehrter Herr R i n c k e r .

Ich erfülle hiermit die traurige Pflicht, Ihnen den Heldentod Ihres Sohnes, des Grenadier Lucian Rincker, Feldpostnummer 22 196, zu übermitteln.

Ihr Sohn wurde am 6. 2. 44 mit mehreren Granatsplitterverletzungen an der rechten Gesichtshälfte in das hiesige Kriegslazarett aufgenommen. Der Zustand Ihres Sohnes war bei der Aufnahme sehr ernst. Die sofort vorgenommene Operation deckte nur die Grösse der Verwundung auf. Die Splitter waren in das Gehirn gedrungen und hatten dort eine Infektion hervorgerufen. Die Infektion schritt weiter und führte zu einer Gehirnhautentzündung, der Ihr Sohn am 17. 2. 44, 5,45 Uhr erlag. Grüsse und Wünsche an die Angehörigen konnte Ihr Sohn wegen tiefer Benommenheit nicht mehr äussern. Durch reichliche Gaben schmerzstillender Mittel, hatte Ihr Sohn keine grossen Schmerzen auszustehen gehabt.

Der Verstorbene wurde am 18. 2. 44 auf dem Heldenfriedhof in Borissow, östlich Minsk, mit soldatischen Ehren beigesetzt. Das Grab hat die Nummer 82/39 und ist unter der Nummer 45/15304 erfasst. Die deutsche Wehrmacht verneigt sich in Ehrfurcht und Dankbarkeit vor dem schlichten Heldengrab ihres toten Kameraden.

Zu dem schweren Verlust der Sie betroffen hat, spreche ich Ihnen als Chefarzt des Kriegslazarettes meine herzliche Teilnahme aus. Der Tod Ihres Sohnes trifft Sie schwer und Worte vermögen Sie in dieser Stunde nicht zu trüsten. Möge die Gewissheit, dass der Einsatz und der Tod Ihres Sohnes der Heimat den Sieg und eine glückliche Zukunft miterkämpfen halfen, Ihnen wenigstens einigen Trost in dieser schweren Stunde geben.

Wir bedauern sehr, dass die Bemühungen das Leben Ihres Sohnes zu erhalten nicht von Erfolg begleitet waren, doch sind Kopfschüsse im allgemeinen wenig hoffnungsvoll. Erfahrungsgemäss bleiben bei schweren Kopfverletzungen erhebliche Folgezustände und oft geistige Störungen zurück, so dass Ihr Sohn durch den Tod vor derartigen schlimmen Zuständen bewahrt blieb.

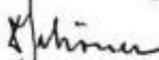
Die Sachen, die Ihr Sohn in das Lazarett mitbrachte, gehen Ihnen in Kürze von der Verwaltung zu.

Wegen einer fotografischen Aufnahme der Grabstätte Ihres Sohnes wenden Sie sich bitte nach Ablauf eines Vierteljahres an die Feldpostnummer 39 971, an den Stabsoffizier WW 45. Eine Aufnahme des Heldenfriedhofes, auf dem Ihr Sohn jetzt ruht, füge ich Ihnen einstweilen bei.

In allen Fragen des Versorgungswesens wird Ihnen das zuständige Wehrbezirkskommando bereitwilligst Auskunft erteilen.

Ich verbleibe

Ihr sehr ergebener



Oberfeldarzt und Chefarzt

Schumacher Joseph né le 15 mars 1924. Pendant son incorporation de force il effectue les exercices et manœuvres d'armes dans le grand froid. Une pneumonie lui fait des misères, mais le haut commandement ne veut pas admettre sa maladie et l'oblige à poursuivre les manœuvres, ce qui provoque une double pneumonie avec de la fièvre très élevée. Joseph ne peut plus résister à cette maladie qui lui est fatale.

Il décède le 23 janvier 1944. C'est pratiquement un assassinat. Schumacher Joseph est rapatrié en 1944 à Attenschwiller. Son corps est inhumé au cimetière du village. Un détachement de soldats allemands et la Musique Liberté d'Attenschwiller dont il était membre lui rendent les derniers honneurs.



*La tombe de Schumacher Joseph
au cimetière d'Attenschwiller en 1944.*

Baumann Emile né en 1922 incorporé de force est mort au front de l'Est et porté disparu.



Baumann Emile, né le 23 août 1922.

Le lieu de sa mort n'est pas connu. Sa dernière nouvelle du front date du 19 juin 1944 près de Speia (aujourd'hui en Moldavie) en bas du fleuve Drijestr. Le front germano-russe était stabilisé au sud de ce fleuve depuis le 13 mai 1944 et passait à l'est d'Odessa au bord de la Mer Noire. Il fut enfoncé par l'opération Jassy-Kichinew du 20 au 29 août 1944, déclenchée par les soviétiques pour foncer sur la Roumanie et la Bulgarie.

*Son frère Baumann Joseph
né le 17 décembre 1925
incorporé de force est rentré vivant
dans son foyer.
Il décède le 17 août 2000.*



Starck Marcel né le 9 mai 1924 est engagé au front de l'est près de la ville de Leobschütz en Pologne à la frontière soviétique. Un autre copain d'Attenschwiller Starck Alphonse se trouve au même endroit. Ils se rencontrent très souvent. Leurs unités font partie de celles qui doivent supporter tout le poids des coups de bottes des forces russes de l'Europe centrale. A tour de rôle, ils ont des corvées à effectuer. Le jour du 16 juin 1944 Starck Marcel est de corvée de café avec deux autres copains, une corvée banale mais dangereuse. Le matin les 3 hommes vont chercher le café pour leur compagnie, loin derrière les lignes de combat. Marcel se trouve entre ses deux copains. Ils marchent ensemble et traversent une vaste plaine très dégagée, sans aucun buisson ou arbre pour se dissimuler. D'un seul coup Marcel s'effondre les deux copains ne peuvent que constater son décès. Il est touché par une balle tirée par un tireur d'élite russe caché dans un arbre. Personne n'a entendu de coup de feu. Starck Marcel est enterré à côté d'un petit mur par ses copains Starck Alphonse d'Attenschwiller et Hauger Antoine de Folgenschbourg, un village voisin. C'est Stark Alphonse qui a donné des renseignements sur cette fin tragique. Quelques semaines plus tard le «fameux tireur russe» répète son «exploit» on abattant Hauger Antoine dans les mêmes circonstances. La tête explose littéralement, il est méconnaissable.



Schumacher Frédéric né le 17 août 1910. Portant l'uniforme français en 1930 il est incorporé de force dans l'armée allemande 14 ans plus tard.

Il est blessé à l'abdomen, puis fait prisonnier par les Russes. Il est interné dans un camp près de Rotzwatow en Pologne où il succombe le 13.7.1945 des suites de sa blessure non soignée dans ce camp comme dans d'autres camps en URSS. Il doit reposer certainement dans une de ces nombreuses fosses communes creusées aux alentours du camp dont personne ne connaît plus l'endroit ou l'existence. Il laisse une épouse Maria et une petite fille de 3 ans Irma en deuil. La famille ne reçoit les informations officielles de son décès que le 27 février 1951.



Allemann Aloyse né le 4 octobre 1908 militaire à Besançon dans l'armée française à partir du 10.5.1929 renvoyé dans son foyer le 29.3.1930, est rappelé sous les drapeaux en 1939 pour participer à la «drôle de guerre». Après l'annexion de l'Alsace au III Reich, Aloyse est incorporé de force dans la Wehrmacht et remet l'uniforme, mais cette fois-ci le «feldgrau» de l'armée allemande le 24 octobre 1944. Il est envoyé au front de l'Est et fait prisonnier par les Russes, dans des circonstances dramatiques. Aloyse est caché avec ses compagnons dans une maison que les Russes ont cernée. Les Russes les somment de sortir de leur abri sans arme. Le groupe d'Aloyse décide de sortir. Mais au moment où les deux premiers du groupe franchissent le seuil de la porte, ils sont abattus. Aloyse et les autres croient leur dernier moment venu. Mais ils sont arrêtés et internés dans le camp russe de Tambow. Il est libéré de Russie le 15 octobre 1945. D'après son fils Raymond il rentre de Tambow avec le dernier convoi de prisonniers français en octobre 1945. Aloyse termine ses jours dans son foyer et meurt le 6.10.1970 à l'hôpital de Colmar à l'âge de 62 ans.



Allemann Aloyse en uniforme français d 1929 à 1930.



Allemann Aloyse en uniforme allemand de 1944.

Sutter Joseph René avec qui j'étais à Montbéliard est tué pendant l'évacuation de leurs positions, un barrage destiné à retarder l'avance des Russes. Il est blessé à un pied et ne peut plus suivre ses compagnons. Les Russes arrivent sur lui et un officier russe l'achève d'un coup de pistolet dans la tête.

Il fait en ce mois de janvier -25 ° en Prusse orientale.



Sutter Joseph René (dit René Sutter). Né le 25 février 1920. Décédé près de Schlossberg le 14 janvier 1945 pendant l'offensive de la Prusse orientale du 13 janvier au 25 avril 1945.

Koenigsberg capitale de la Prusse orientale tombe aux mains des Russes après un bombardement de 4 jours le 9 avril 1945.

En 1939 les 2 frères aînés Aloyse et Alphonse faisaient partie des troupes françaises. Albert Simon les cotoie en 1939-1940 à Montbéliard. Ils n'ont pas été incorporés dans la Wehrmacht car leurs 2 jeunes frères René et Joseph l'ont été en 1943. Joseph de la classe 1923 est rentré vivant du front. C'est pourquoi sur le monument aux morts est inscrit seulement Sutter René et non Sutter Joseph René pour éviter la confusion.



Allemann Léon né le 25 mai 1924, porté disparu au front russe le 30 novembre 1944. Le lieu de sa mort n'est pas connu.

Ni son père Allemann Paul ni ses jeunes frères Jules et Alfred n'ont reçu des nouvelles de sa disparition.

Fuchs Hugo né le 21 janvier 1922. La classe 1922 est la première classe à recevoir l'ordre de mobilisation forcée dans l'armée allemande. Après sa deuxième année dans la Wehrmacht Hugo et son unité sont acheminés dans la région de Kiev en Ukraine. Le 23 décembre 1943, les forces soviétiques ont atteint une ligne passant à l'ouest de Kiev et au Nord de la péninsule de Crimée. En Ukraine, l'armée rouge reprend ses offensives le soir de Noël 1943. Ces opérations appelées collectivement «Opérations pour l'Ukraine rive droite» (à l'ouest du fleuve Dniepr) durent du 24 décembre 1943 au 24 avril 1944 et s'étendent sur un front de près de 1500 km. C'est pendant cette offensive au début du mois de février 1944 que Hugo et sa compagnie sont en faction sur un pont pour le garder. Ils subissent un bombardement intensif. Au moment où les premières bombes tombent, les soldats allemands courent à droite et à gauche pour s'abriter. Hugo se planque dans un petit abri comme une guérite. Mais une bombe fait mouche et pulvérise cette guérite et les quelques occupants dont Hugo Fuchs. Il ne reste qu'un amas de pierres mélangées avec des lambeaux de chair humaine. C'est le 11 février 1944. Fuchs Hugo a 22 ans.



*Fuchs Hugo à gauche en uniforme,
en compagnie de son copain Allemann
Léon lui aussi tombé au front de l'est.*

Wiederkehr Jean né le 26 avril 1915 est certainement le «malgré-nous» du village d'Attenschwiller qui totalise le plus d'années de service militaire. Il est appelé sous les drapeaux en 1935 dans l'armée française pour 2 ans de service militaire, mais au moment de sa libération en 1937 les bruits de guerre circulent dans les couloirs des états-majors. Les constructions des fortifications de la ligne Maginot débutent. Jean Wiederkehr rempile et continue son service militaire français jusqu'au 22 juin 1940 date de l'armistice. L'annexion de l'Alsace change les données et Jean découvre l'uniforme du IIIe Reich. Incorporé de force le 23 septembre 1943, il est envoyé au front de l'Est en même temps que Baumann Lucien et Stark Alphonse. Il est jeté dans la bataille du Dniepr déclenchée en août 1943 et qui durera jusqu'en décembre. Jean Wiederkehr est fait prisonnier par les russes en janvier 1944. Comme je l'ai déjà écrit dans ma biographie Jean Wiederkehr est interné plus d'un an et demi au camp de Tambow où je le rencontre et où il m'aide. Passant 2 hivers dans le camp par des températures de -30° à -40° il vit toute l'horreur de ce goulag. Pendant son internement, il travaille souvent en dehors du camp chez des particuliers qui lui donnent à manger en contrepartie de son travail. Il en distribue en cachette à certains copains qui en manquent. Jean sauve ainsi la vie de quelques copains dont Rincker Joseph en lui procurant de la nourriture plus saine que celle du camp. Joseph Rincker, malade et affaibli, peut ainsi reprendre des forces. Joseph ne serait jamais sorti du camp de Tambow sans l'intervention de Jean Wiederkehr. Baumann Ernest bénéficie également de ses services. Jean rend service où il peut. On a l'impression que Jean défie le camp de Tambow comme un joueur d'échec pendant une âpre partie. Jean connaît tous les recoins du camp et a toujours un coup d'avance sur son «adversaire».

En rentrant de captivité en septembre 1945 il annonce le décès de ses compagnons, aux familles des villages voisins.

Après la guerre Jean a souvent les larmes aux yeux quand il parle de ses tristes expériences du camp. Il décède le 14 janvier 1997.



*Wiederkehr Jean
en uniforme français d'avant 1939.*

Groelly Frédéric né le 24 juillet 1912 fait son service militaire français dans le début des années 1931 comme beaucoup de camarades de son âge. La guerre éclate en 1939. Deux années plus tard le sort de Frédéric est scellé. L'incorporation de force l'oblige à endosser l'uniforme, mais cette fois l'uniforme Nazi comme la majeure partie de ses copains du village. Il quitte ses proches pour rejoindre le front de l'est en laissant sa femme et son jeune fils Edouard de 3 ans. Il donne beaucoup de nouvelles à sa famille pendant son séjour au front, surtout à son fils, par de très belles cartes. Il a beaucoup d'affection pour son fils. Début août 1944 Frédéric Groelly rentre en permission et retrouve sa petite famille. Mais comme toutes les permissions, elle prend fin. La hantise de repartir au front le rend très soucieux. Le père de Frédéric Groelly lui conseille de filer et de traverser la frontière suisse. On entend partout que les alliés ont débarqué en Normandie et se trouvent aux abords de Paris. Mais Frédéric refuse, il a peur pour sa famille à cause des représailles. Il repart au front en laissant ses proches. Quelques jours après sa permission sa famille reçoit la fameuse «lettre» qui annonce son décès au front de l'est. Frédéric est touché à la tête par une balle et succombe à sa blessure à Schlossberg en Prusse orientale. Le 23 août 1944, il a 32 ans.



*Groelly Frédéric
en uniforme français
d'avant la guerre
1939 -1945.*



*Assis sur de garde boue du camion
au centre de la photo.*

MINISTÈRE DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

PARIS, le 18 MAI 1947

Direction de l'Etat-Civil
et des Recherches
1er Bureau
Etat-Civil Militaire
7, rue de Bellechasse
PARIS-7ème

AVIS OFFICIEL DE DECES N° 308.188
(Document à remettre à la famille)

Le Service de l'Etat-Civil, des Successions et des Sépultures
Militaires est avisé du décès de :

NOM GROELLY
Prénoms Friedrich
Date et lieu de naissance 24-7-1912 à Ottenschoweiler Ht
Décès { Date 23 août 1944 dans l'armée allemande
Lieu à Schlossberg Prusse Orientale
Causes du décès suite de blessures
Adresse de la famille V. Groelly 80 rue Principale à
Origine du renseignement Ottenschoweiler. Ht-Rhin
Document allemand.

Pour l'INTENDANT GENERAL
Directeur de l'Etat-Civil et
par son ordre:



Willer Antoine est né le 25 mai 1911. Il effectue son service militaire français en 1930. Plus tard à la fin des années trente il fonde une famille. La guerre éclate en 1939 et après la défaite française de 1940, le spectre de l'incorporation de force dans la Wehrmacht commence à provoquer pas mal d'angoisse dans les familles. En 1943, Willer Antoine et Eugénie ont une petite fille. Ils l'appellent Astride, mais ce nom est refusé par le régime Nazi et on l'appelle Erika.

Antoine reçoit l'ordre d'incorporation de force dans l'armée allemande pour le 10 janvier 1944. Quelques jours avant de partir dans la Wehrmacht, Antoine veut passer la frontière suisse avec sa femme et laisser sa fille à des proches. Mais sa femme refuse, elle ne partira pas sans sa fille. Finalement ils ne partent pas, parce qu'on entend que les gardes frontières suisses refoulent les réfugiés. Beaucoup sont tués ou internés par les Nazis. Le jour avant son départ, Antoine se promène dans la cour avec sa petite fille dans ses bras en lui racontant des histoires avec beaucoup de tendresse. Le lendemain le 10 janvier 1944, Antoine Willer quitte son domicile en jetant un dernier regard triste vers son foyer et ses proches. Il disparaîtra sur le vaste front russe, plus aucune nouvelle ne parviendra à sa famille. Antoine Willer a 33 ans.



Antoine Willer en uniforme français 1930.



En uniforme de la Wehrmacht.

Allemann Eugène né le 9 octobre 1910 effectue son service militaire en 1930 à 1932. Son parcours est très chaotique. Il est rappelé comme réserviste sous les drapeaux le 28 août 1939. Il se trouve, en compagnie de son frère Alfred, dans les troupes françaises qui fuient vers le sud devant l'avance de l'armée allemande envahissant la France par le Nord. Eugène et son frère échappent aux Allemands en traversant la frontière suisse. Ils sont capturés par les Suisses à Roche d'Or dans le Jura (région de Porrentruy). Eugène est interné le 19 juin 1940 dans le camp de Krauchthal (canton de Berne Suisse). Beaucoup de soldats français, après avoir échappé aux Allemands et traversé la frontière suisse, se retrouvent dans des camps suisses. Allemann Eugène travaille dans une ferme pendant la journée et regagne le camp le soir. Il garde un bon souvenir des propriétaires et de son séjour dans cette ferme. Il est démobilisé à Bâle (Suisse) le 21 janvier 1941 après 7 mois de captivité en Suisse. Le 24 janvier 1941 trois jours après, il reçoit le «Entlassungsschein» pour rentrer chez lui. Mais le décret de l'incorporation forcée entre en vigueur et Eugène endosse l'uniforme allemand pour rejoindre ses copains qui sont partis avant lui au front russe. Il tombe entre les mains des Russes et est interné au camp de Tambow où je le rencontre amaigri. Eugène Allemann après avoir survécu aux violentes batailles du front de l'Est et à l'internement, rentre de Tambow le 19 octobre 1945 avec une barbe. Il ne pèse plus qu'une cinquantaine de ki-



los. Il termine sa vie chez sa filleule Erika Graber, la fille de Willer Antoine disparu au front de l'Est. Eugène Allemann décède à 78 ans.

Format : 21 x 31, feuille double

CAMP ou (1) d'Inscription
CENTRE à Krauchthal (Besse)

Exemplaire comportant le titre de paiement (Papier blanc)

N° d'inscription de l'intéressé au contrôle nominatif m° L. 101

DÉCLARATION

à souscrire par tout militaire (1) interne ou rapatrié
ou prisonnier ou libéré

Nom : ALLEMAN
Prénoms : Eugène
Né le 9 octobre 1910, à Altkonweiler
Département : Haut-Rhin
Grade : 2^e classe
Recrutement de : Mulhouse

N° au registre matricule ou à la liste matricule du recrutement : 1726

Appelé : Militaire de carrière (officier, sous-officier de carrière, ou servant par contrat d'engagement, rengagement, occasionnel);
Serrant en qualité de (1) ... Réserviste rappelé sous les drapeaux;
Exempt pour la durée de la guerre.
Profession : Cultivateur
Recrutement : 1930
Mobilisation :

Corps de troupe, service ou établissement auquel l'intéressé appartenait à la date de sa capture ou de son internement : 203 régiment d'infanterie, bataillon, compagnie, escadron.
N° matricule à ce corps : N° de guerre N° 72
Date de (1) ... la capture
l'internement 19 Juin 1940

Lieu de la capture : Roche d'Or
Camps dans lesquels l'intéressé a été interné depuis la date de sa capture : Wollaten - Oberburg - Mellen - Krauchthal
Camps dans lesquels l'intéressé était interné au moment de sa libération : Krauchthal Profuried

Situation de famille de l'intéressé (1) Célibataire
Marié
Veuf
Nombre et âge de chacun d'eux :
Avisé
ou
sans enfants

Circulaire n° 101 du 10/10/40 - 10104-11-40



Starck Alphonse né le 17 août 1917 fait son service militaire français à Besançon de 1937 à 1939. La guerre éclate. Alphonse continue son service français pendant la drôle de guerre. En 1940, il est démobilisé. Le 23 septembre 1943, c'est l'incorporation forcée dans la Wehrmacht. Il est acheminé avec son unité en Pologne près de la ville de Leobschütz où il rencontre Starck Marcel qui est tué par un Sniper russe. Alphonse Starck se trouve en 1^{ère} ligne et en face les Russes ne leur font pas de cadeaux. Il les voit très bien, le secteur est très dégagé. Pendant un jour de repos à l'arrière, Alphonse fait même la brève rencontre de Baumann Lucien accompagnant un attelage avec du matériel pour le front. Il perd de vue Lucien qui sera tué plus tard en Tchécoslovaquie. Pendant les durs combats et les échanges de tirs de mortier, Starck Alphonse commet l'erreur de s'asseoir un bref instant sur le bord de son trou individuel creusé à la main, quand un obus explose à côté de lui et le fait basculer dans son trou. Au moment de reprendre ses esprits il prend conscience de ce qui s'est passé. Il remarque qu'il est couché au fond de son trou avec une très sérieuse blessure à la hanche. Il est évacué au lazaret. Alphonse raconte encore une autre anecdote. Les Russes appellent souvent par haut-parleur à partir de leurs positions les soldats français incorporés de force à rejoindre les lignes russes seulement en possession de leur gamelle. Mais c'est très dangereux. Baumann Lucien en a fait la triste expérience. On peut se faire descendre par un soldat russe qui ne fait pas de différence entre un soldat alsacien ou allemand qui porte le même uniforme, ou être abattu pour désertion par ses propres compagnons. Il obtient une permission après sa convalescence le 20 septembre 1944. Au lieu de repartir au front Alphonse se cache chez lui dans la grange pendant 9 semaines en attendant l'arrivée des alliés et de la 1^{ère} armée française du Général De Lattre de Tassigny le 20 novembre 1944. Dans sa cachette, le père d'Alphonse a dissimulé une corde pour pouvoir s'échapper par l'arrière de la grange. Dans l'entourage d'Alphonse, ses parents et frères craignent une fouille complète de la maison. On entend des rumeurs à cette époque que les Nazis cernent des villages entiers et les fouillent de fond en comble pour retrouver les réfractaires et les déserteurs cachés. La famille Starck vit pendant 9 semaines dans une angoisse permanente en pensant aux terribles représailles possibles. Mais

l'avance des alliés dans la région empêche les allemands d'envoyer un grand nombre d'hommes pour encercler les villages et les fouiller.

Starck Alphonse entame sa 88^{ième} année paisiblement avec sa femme Cécile.



Carte postale de Leobschütz en Pologne.

Allemann Oscar né le 18 juin 1912 subit le même sort que ses copains du village. Service militaire en 1932 dans l'armée française et 11 ans après l'incorporation de force dans la Wehrmacht. Normalement Oscar Allemann ne doit pas être enrôlé dans la Wehrmacht. En tant que soutien de famille, il s'occupe de sa petite ferme avec sa mère. Mais les autorités nazies ignorent cette situation et en décident autrement. A partir de cet instant Oscar est balancé dans l'enfer du front russe. La dernière lettre date du 28 mai 1944 de Krotoschin en Pologne entre la ville de Poznam et Breslau (Wroklaw) d'où il félicite son beau frère Sutter Joseph pour la naissance de son fils Alfred. Oscar pense obtenir une permission pour la période de la fenaison, mais le destin en décide autrement. La dernière information du front destinée pour la famille d'Oscar Allemann annonce son décès près de la ville de Riga en Lettonie le 15 septembre 1944.

Monsieur Flota originaire de Folgensbourg assiste à la mort d'Oscar et renseigne sa mère à son retour. Entre juillet et novembre 1944 les russes avancent dans les états Baltes pour prendre Riga en Lettonie. Les armes lourdes russes commencent à tonner. Flota alerte Oscar et lui dit de rentrer dans un abri. Un obus tombe une fraction de seconde plus tard sur l'emplacement où se trouve Oscar et le pulvérise.



La ville de Riga est prise entre le 8 et 10 octobre par les soviétiques. Après la guerre Flota est facteur à Attenschwiller.

Allemann Oscar à droite en uniforme français.

Es ist bestimmt in Gottes Rat, dass man vom Liebsten, was man hat, muss scheiden.

† †

O Herr Und
gib das
ihm ewige
die Licht
ewige leuchte
Ruhe! ihm!



Zur frommen Erinnerung im Gebet
an unseren lieben, herzenguten, unvergesslichen
Sohn, Bruder, Schwager, Bräutigam
und Verwandten

OSCAR ALLEMANN
geboren am 18. Juni 1912 in Attenschwiller
gefallen am 15. September 1944 an der Ostfront

Ach, es ist ja kaum zu fassen,
Dass Du nicht mehr kehrst zurück.
So jung musst Du Dein Leben lassen,
Vorbei ist unser aller Glück.
Ein jeder, der Dich hat gekannt
Und auch Dein gutes Herz,
Der drückt uns jetzt nur stumm die Hand
In diesem tiefen Schmerz.

Vater unser — Ave Maria



Protokoll 28. 5. 44.

Mein lieber Schwager,

Wenn du mir meine Mutter geschrieben hatt, so hatt ich das Glück einem Ping das Leben zu erhalten. Meine herzlichste Gratulation zu diesem neuen Erlaubnis. Ich hoffe das alles vollendet ist, so das alles gut vorbei gegangen ist. Ich bin noch munter u. gesund. Auch haben wir schönes Wetter, was bei euch auch sein wird. Bald wird der Herbst los gehen. Ich habe gerade Sachs Brief geschrieben, wenn er vielleicht was tun kann für mich. Ich weiss nicht was mit dem ist wo Mutter eingereicht hatte

weiss bis heute noch kein Bescheid. Wenn ich nur beurlaubt werden könnte auf den Herbst. Wir haben am 8-9 Juni Besichtigung, was dann geht mir ich auch nicht. Hoffentlich wird es bald vorbei gehen, es wäre jetzt Zeit dazu. Wer wird Götli u. Gottes sein? Du kannst auch mal was haben wo man nicht abkamen kann. Die Ruhr wird doch jetzt gehalten haben. Sonst Neues weiss ich nichts zu berichten.

Ich schliesse mein Schreiben mit meinen Besten Grüessen u. Wünschen an euch alle Oscar.

Lebet froh auf ein baldiges Wiedersehen.
Bis wenn dann der Herbst los geht
Mutter soll mir schreiben

Dernière lettre d'Allemann Oscar à son beau frère Joseph Sutter.

Jehl Charles est le dernier instituteur d'Attenschwiller avant la guerre. Après sa disparition au front de l'Est, sa femme continue à enseigner à l'école d'Attenschwiller qu'elle quittera pour la région mulhousienne.



Charles Jehl et sa femme.

Kaiser Oscar disparu

Aucune information.

La famille ayant quitté Attenschwiller après la guerre.

Croner Georges né le 30 septembre 1911. Porté disparu, aucune nouvelle. La date de son décès, le 15 janvier 1945, est un avis du ministère des anciens combattants.



*A droite Krick Louis de Wintzenheim,
instituteur à Attenschwiller de 1954 à 1977.*

Cette photo se trouve dans le livre des malgré-nous de Eugène Riedweg.

Nous remercions les familles des Malgré-nous pour leurs précieuses informations.

<i>Lucien Baumann</i>	<i>père de</i>	<i>Liliane Fimbel</i>
<i>Alfred Baumann</i>	<i>parrain de</i>	<i>Liliane Fimbel</i>
<i>Ernest Baumann</i>	<i>père de</i>	<i>Paulette Wanner</i>
<i>Lucien Rincker</i>	<i>beau-frère de</i>	<i>Emile Wiederkehr</i>
<i>Joseph Schumacher</i>	<i>ami de</i>	<i>Emile Wiederkehr</i>
<i>Emile Baumann</i>	<i>oncle de</i>	<i>Yves Baumann</i>
<i>Marcel Starck</i>	<i>oncle de</i>	<i>Béatrice Herr</i>
<i>Frédéric Schumacher</i>	<i>père de</i>	<i>Irma Allemann</i>
<i>Aloyse Allemann</i>	<i>beau-père de</i>	<i>Irma Allemann</i>
<i>René Sutter</i>	<i>oncle de</i>	<i>Robert Sutter</i>
<i>Léon Allemann</i>		
<i>Hugo Fuchs</i>	<i>oncle de</i>	<i>Jean-Pierre Jehly</i>
<i>Jean Wiederkehr</i>	<i>oncle de</i>	<i>Wiederkehr Pierre</i>
<i>Frédéric Groelly</i>	<i>père de</i>	<i>Edouard Groelly</i>
<i>Antoine Willer</i>	<i>père de</i>	<i>Erika Graber</i>
<i>Eugène Allemann</i>	<i>parrain de</i>	<i>Erika Graber</i>
<i>Alphonse Stark</i>	<i>lui même</i>	
<i>Oscar Allemann</i>	<i>oncle de</i>	<i>Alfred Sutter</i>
<i>Georges Groner</i>		